LOUIS

LE

BIENFAISANT

POÈME

TOME II

A PISE
CHEZ PEVERATA ET COM.
1800

. . . . . *quo justior alter*
Nec pietate fuit . . . . . .

Virg. Æneid. L. I.

SOMMAIRES

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

CHANT VIII

Son voyage. Son Arrivée au Boristène. Episode contenant les aventures d'un Viellard victime de la licence. D'Artois arrive à Pétersbourg. Il est témoin des largesses que l'Impératrice distribue au mérite. Son discours à la Reine. Générosité & réflexions de la Czarine.

CHANT IX

L'amour. Passion de la Czarine. Sages conseils de sa confidente. La Reine parait les suivre. Ses combats. Ses soupçons jaloux. La présence du Comte ralume sa passion. Elle propose une Chasse. Combat du Prince contre un Sanglier. Repos suite de la Chasse. Langage passioné. Sentimens, irrésolutions, & triomphe du Prince. Transports furieux de la Reine. Ses efforts vindicatifs.

CHANT X

Palais des factieux. Hidre à cent têtes. Députés parjures. Intrépidité du Roi. Sa bonté excessive pour ses sujets. Meurtres. L'humanité ou-

tragée abandonne la terre. Sentimens douloureux du Monarque. Ses épreuves, & son triomphe. Son Héroïsme pour le bien.

CHANT XI

Invocation à la nuit. Prière du Roi. Son extase. Un Ange lui fait parcourir les espaces célestes. Empire de la mort. Ses emblémes. Ses effets.

CHANT XII

Le triomphe du tems sur les Héros, & les Sçavans. Ce que éprouve le Roi à la vue de Codrus. Bélizaire. Triomphe du tems sur les Empires. Discours de l'Ange sur ces évènemens. Rome. Son élévation. Sa destruction. Dieu Souverain Moteur des Empires. Morale.

CHANT XIII

Les Cieux. Bonnheur des Elus. Rois heureux. Peinture de la Divinité. Dégout de la terre. Apparition du grand Dauphin. Son caractére. Son fils lui raconte ce qui précéda sa mort. Ayeux de Louis. Son trône avenir. Celui de son fils. Les Enfers. Punition des méchans. La merveille finit.

CHANT XIV

Derniers efforts de la cabale pour perdre le Roi. Il est conduit au tribunal des assassins. Sa condamnation, en opposition aux lois divines & humaines. Tendre souvenir de ses bienfaits. Entrevue touchante de sa famille. Douleur de la Reine. Gémissemens de ses enfans. Fermeté chrétienne de sa sœur. Constance, & piété de Louis. Ses avertissemens. Ses sentimens supérieurs à ceux des Héros ordinaires. Sa contenance, & son discours aux Français. Sa mort. Apostrophe à Louis martyr, & bienheureux. Suites horribles de ce crime. Deuil universel.

Fin des Sommaires.

CHANT HUITIÉME

La voile se déploye ; & les eaux sont fendues.
La Sicile, & le port, semblent fuir dans les nues.
Les colines, les monts, paraissent s'applanir ;
La terre s'éloigner, d'autres rives venir:
A l'aide des Zéphirs, & des courants tranquilles ;
En peu de temps, on voit Malthe, Créte, & les Isles
Que vénus habitait, Sparte, Athènes, Samos.
L'Olimpe, Ida, Rhodope, & le sublime Athos.
Mitiléne, Larisse, & les gouffres d'Egée,
D'Icare le tombeau, Léolide, l'Eubée
Palléne, Ténédos, Bisance, Négrepont.
L'Ébre, le Simoïs, le Xante, l'Hélespont.
Thébe, Argos, Illion, théatres politiques,
Des amours, & combats, des Chevaliers antiques.
Les monts, les mers, volaint, sous les yeux conducteurs,
Du pilote attentif, & des navigateurs.
Il semblait, que Neptune, à travers ces empires,
Protégeait les rameurs, conduisait les navires.
Et ce Dieu, secondant les décrets du destin,
Fait passer le Bosphore. On entre au Pont-Euxin.
Les vents, toujours en poupe, & soufflant vers l'Ucraine,
Font, enfin, aborder la flotte, au Boristène.
On jette l'ancre : on sort. On touche ces climats,
Ou l'Aigle Moscovite, a par d'heureux combats,
Confondu, du croissant l'orgueilleux déspotisme,
Subjugué la crimée, détruit le fanatisme,
Et rendu fortunés, ces maritimes bords,
Par les lois, les beaux arts, le commerce, & les ports.

Les matelots joyeux, par des chants d'allégresse,
Font retentir les airs. D'Artois & sa noblesse,
Allaint vers Pétersbourg, quand une obscure nuit,
La Pluye, & les éclairs qu'un nuage produit,
Et peut-être, le ciel secondant cet orage,
Portent les voyageurs, au milieu d'un bocage.
Là, s'offre à leurs régards, l'édifice pompeux,
Et le noble pourtour, d'un chateau spatieux.
Son dehors est orné, d'une gréque sculpture,
Qu'anime, & qu'embellit la main de la nature.
Les richesses de l'art, l'éclat, la majesté
Y forment un accord, dont l'œil est enchanté
Dans les murs incrustés de jaspe, & de porfire
On voit des bas-r lieſs, ou l'on a sçu décrire,
Des Troyens & des Grecs, les siéges, les combats,
Les guerres des Romains, leurs consuls, leurs soldats;
Les dieux, & les héros; l'enlévement d'Héléne
La chasse d'Adonis, les fêtes de Siléne.
Tout y montre l'orgueil, & le luxe imposant,
D'une famille illustre, & d'un seigneur puissant.
Mais, sous les toits dorés, souvent le vice habite.
Et le faste, n'a point, l'innocence, à sa suite.
C'était un jour de fête, ou les nœuds les plus doux,
Venaint d'unir les cœurs, de deux jeunes époux.
Au son des instruments, les danses domestiques,
Appellaint les plaisirs, & les ris pacifiques.
Le Mirthe & le Laurier, par les doigts de l'amour,
Assortis, avec art, couronnaint ce séjour
Et Flore, dans les airs, de ses mains ingénues,
Soutenait, des festons, & des fleurs suspendues.

Emblèmes innocents! simboles amoureux!
Hélas, sont-ils toujours, des présages heureux!
Par de tendres chansons, d'un concert unanime,
Livrant, en paix, leurs cœurs, au plaisir légitime,
Les parents, les amis, par des jeux, des festins,
Célébraient himénée, invoquaient les destins.
Là, sur de nobles tons, des voix mélodieuses,
Chantaient l'accord parfait, des familles nombreuses;
Les constantes douceurs, du lien conjugal,
Les transports paternels, le respect filial,
La gloire des époux, le triomphe d'un père,
Au milieu des enfants, que caresse la mére.
Bientot, de bouche-en-bouche, on sçait que des Français,
Amenés par l'orage, aux murs de ce palais,
Des droits Hospitaliers, invoquent la loi sainte.
On accourt, on s'empresse, on conduit dans l'enceinte,
Les guerriers fatigués. Dans un sallon doré,
Par le Naphte, & l'Asphalte, à l'entour éclairé,
Sur des siéges couverts d'une peau Zibéline,
Que bordait, au dehors, une riche crépine,
On les fit reposer. Les mets les plus exquis,
Pour appaiser leur faim, sont aussitot servis.
Là, le Prince conta les forfaits de la France,
Ou plutot ses malheurs; l'amour, la bienfaisance
De Louis dans les fers, les complots des Tirans,
La douleur de la Reine & des Princes errants.
Ces récits qui peignaint tant d'horreurs, tant d'allarmes,
Des convives touchés, provoquerent les larmes.
Ils étaint tous pensifs. Chacun fut attendri.
Tous versérent des pleurs, hors le seul Colouski.

Colouski, fils unique, à la mort de son Père,
Était, de tous ses droits, l'Héritier nécessaire.
Mauvais maître, époux dur, fils ingrat, & cruel,
Insensible, aux malheurs c'était son naturel.
Sur son front, on lisait les vices de son ame.
Il y portait ensemble, & la honte, & le blâme.
L'œil hagard, le teint blême, & le sourcil froncé.
L'humeur sombre, l'air brusque, & le ton courroucé
Tel était son portrait. L'orgueilleuse licence
Devint son Elément, dès sa plus tendre Enfance.
Un vice, avec le temps, devient nécessité.
A quoi, ne conduit point la fausse Liberté?
Cet attrait dominant, le rendait indocile.
Alors, il s'irritait, quand un conseil utile,
Eclairait son esprit; ou lorsque une leçon,
Le pressait d'embrasser la solide raison.
Hautain, présomptueux, d'une humeur inflexible,
Il sentait, pour le vice, un penchant invincible.
C'en est fait des égards, des devoirs, de l'honneur,
Quand, l'amour d'être libre a corrompu le cœur.
Tel un jeune coursier, qui bondit sur l'aréne,
Libre, ne connait point ni le Mords, ni la Renne;
Affronte les torrents, les digues, les rochers;
N'écoute aucune voix, n'entrevoit nuls dangers,
Et bientot, ne suivant, qu'un aveugle caprice,
Il erre, tombe, & roule, au fonds du précipice.
Absolu dans ses gouts, ardent dans ses désirs,
Ce fils, croyait tout fait, pour ses menus plaisirs.
L'orgueil lui faisait voir sa naissance, plus pure,
Son esprit, & son sang, de diverse nature

Que celle d'un mortel. Tout n'était que pour lui.
Les lettres, les beaux arts, n'était qu'un triste Ennui.
La vertu qu'un Tiran ; l'amitié qu'esclavage ;
Le culte un préjugé, conçu dès le bas-age.
Il méprisoit les maux, & les biens éternels.
Et les secrets remords ; seul bien des criminels.
Malgré tout, son orgueil le rendait magnifique,
Soit envers l'étranger, soit dans son domestique.
L'or, les glaces, la pourpre, & les rares portraits,
Le Marbre & les cristaux, décoraint son palais.
Avec art, les jets d'eau s'élançant dans les nues,
Les Vergers, & les Parcs embellis de statues,
Les Viviers, les jardins, les Orangers fleuris :
Par un luxe splendide, étaint là réunis.
Heureux ! Si la vertu, secondant la fortune,
N'eut rendu, de ces lieux, la présence importune.
Cependant, de la nuit, les ténébreux flambeaux,
La fatigue encor plus, invitaint au repos.
Dans un appartement, près d'une Tour obscure,
A l'abri du tumulte, & du mortel murmure,
Sur un lit éloigné, des rayons du soleil,
Un silence profond appellait le sommeil.
Le Prince dormait seul, & sans autre lumière,
Que celle que faisait, une flamme légère,
Encore elle partait d'un tison mal éteint,
Par un autre tison, sur deux chénets restraint,
Lorsque, sur tous les sens, comme sur la pensée,
Étendant son pouvoir, l'Imperieux Morphée
Triomphe. A cet instant, un essaim voltigeur
De fantomes Hideux, enfans du Dieu réveur,

Sur ses ailes, portait des songes sanguinaires,
Des mortels qu'on poursuit, images ordinaires.
Ce n'était que corps morts, & des membres épars,
Que des fleuves de sang, coulant de toutes parts.
Des poignards aiguisés, des piques hérissées,
Des échaffauds rougis, des têtes entassées;
Quand d'Artois, éveillé, par un bruit importun,
Vers le pâle foyer, sent avancer quelqu'un.
A cette marche, il prête une oreille inquiéte,
Il entend une voix sourde, triste, imparfaite,
Qu'arrettaint des sanglots, & des pleurs abondans,
D'une extréme douleur, signes trop évidents.
A ce bruit, le héros sent son ame frappée.
Il se trouble, il s'asseoit, & saisit son épée;
Et pressant, de sa main, le contour du rideau;
O terreur! O tristesse! O spectacle nouveau!
Un homme, tout tremblant, de froid, & de foiblesse,
Revêtu de haillons, courbé par la viellesse,
Apparait dans un coin. Quelques longs cheveux blancs
Couvrent sa tête chauve, effet de ses vieux ans.
Son front ridé, ses yeux abbatus, & timides,
Ses mains séches, ses pieds découverts, & livides,
D'un mortel malheureux, annoncent le destin,
Ou le charme secret, de quelque esprit malin.
L'inconnu, de son front, trois fois, contre la terre,
Heurte, puis se reléve, & d'une main sévére,
Frappe son estomac, par des coups redoublés.
Est-ce un homme vivant, dont les sens sont troublés?
O toi! qui que tu sois, soit mortel, soit phatome!
Car je n'ose assurer; qu'en toi je vois un homme,

Dit d'Artois ; que veux-tu, de cet hote étranger?
Est-ce pour l'éprouver, par un nouveau danger,
Que tu troubles, ainsi, la paix d'une nuit sombre?
Mes yeux me trompent-ils? Ne verraint-ils qu'une ombre?
Les Vampires hideux, les nocturnes Lutins
Viennent-ils dans ce lieu tourmenter les humains?
Peut-être, que, laissant son humide poussiére,
Ton corps, du sein des morts, revole à la lumiére,
Pour implorer, des tiens, quelque secours pressant
Quel est ton nom? ton sort? est tu bon, ou méchant?
Car un Prince peut-il sonder les autres hommes?
Et sur des fronts trompeurs lire, ce que nous sommes?
Alors, joignant ses mains, l'infortuné viellard,
Graces au ciel, dit-il, de ce que le hazard,
Aprés plus de dix ans, de larmes, & de chaines;
M'offre quelqu'un, à qui, je peux conter mes peines.
Etranger! connaissez le maitre de ces lieux.
Je suis, de Coulouski, le pére malheureux.
Pour obtenir ce fils, mon épouse éplorée,
S'unissant à mes vœux, fatigua l'Empirée,
L'Eternel exauça son désir, & le mien.
De nous naquit un monstre, ennemi de tout bien.
Au sortir de l'enfance, exécrable Vipére,
Son fiel empoisonna les beaux jours de sa mére.
Cette fleur délicate, en voyant, de son fruit,
Le germe corrompu, se fane, & se flétrit.
Languissante, elle meurt de sa douleur profonde,
En abhorrant le jour, qui la rendit féconde.
Bientôt je fus moi-même, un obstacle éternel
A son ardente soif, du timon paternel.

Je vivais trop long-tems. Attenter à ma vie,
Pour regner à son gré, fut sa cruelle envie.
Souvent, il médita, des attentats secrets.
D'autres fois, du poison, il tenta les effets.
Enfin, mettant le comble à sa rage inhumaine :
Il me frappe, il m'excéde, il m'attache, il m'entraine
Dans un lieu souterrain, au fonds de cette tour,
Où, l'on à peine, à voir la lumière du jour.
Le perfide, ajoutant encor, l'hipocrisie,
Feignit, auprès des miens, qu'un coup d'apopléxie,
M'avait oté le souffle, au milieu d'un repas,
Pour mieux accréditer la foi de ce trépas;
D'une Biére, sans mort, on fit les funérailles.
Le chant que j'entendais, me glaçait les entrailles;
Et le lugubre son, des cloches de ces lieux,
Me firent soupçonner, ce mensonge odieux.
Il prit un deuil fictif. Il versa quelques larmes.
A l'entour de ces murs, il fit peindre mes armes.
Et mon unique fils, ce fils dénaturé
Du fruit de ce trépas, si long-tems désiré,
Jouit impunément; & depuis tant d'années,
Il n'a point adouci mes tristes destinées.
L'eau pure, & le pain sec, servis frugalement,
Font, dans ce noir cachot, mon unique aliment.
Par hazard, cette nuit, ma garde vigilante,
Pour la pr miére fois, & contre toute attente,
Négligeant le verrouil d'une porte d'Érain,
Plein d'effroi, j'ai quitté mon antre souterrain.
On me laisse ignorer, si cette ame effrénée
Connait les tendres fruits que procure Himénée.

Mais si, l'Etre éternel, sensible à mes soupirs,
Daigne d'un malheureux écouter les désirs
Effaçant, de mon nom, jusqu'à la moindre trace,
Il éteindra le sang de mon horrible race.
Pourrait-il, plus long-tems, voir ce sang monstrueux
Provoquer le courroux de la terre, & des Cieux?
Il dit: & chaque mot qui sortait de sa bouche,
Dans le Prince allumait, contre ce fils farouche,
Des transports de colére, & d'indignation.
C'est ainsi, que les tiens, o mon frére! o Bourbon!
Te traitent dans Paris; disait-il en lui même;
Tes sujets ont foulé ton sacré diadême.
Et sans aucun égard, pour tes soins paternels,
Ces perfides enfants, dans leurs cœurs criminels,
Séduits par les complots d'une troupe parjure,
Ont etouffé les loix, de la sainte nature.
Prisonier solitaire, en proye à tes malheurs!
Tu n'as pas un ami, pour essuier tes pleurs.
Le jour vient t'éclairer, pour te montrer tes chaines;
Et la nuit te presser, de lui conter tes peines.
Tout s'arme contre toi. L'aspect de tout mortel,
Est ignoré, banni, de ton séjour cruel.
Et ce qui doit toucher le Tigre le moins tendre,
Nul ne peut t'aborder, te parler, ni t'entendre.
Quel sort! Ces vérités roulaint dans son esprit;
Tandisque Colouski, s'approchant de son lit,
Vit que ses yeux distraits par quelque noire image,
Laissaint couler des pleurs, le long de son visage.
Ils pleurérent ensemble; & leurs communs révers,
Les affigeaint tous deux, par des motifs divers.

Victimes d'un destin, dont les affreux caprices,
Les force à déplorer deux étranges malices;
L'un gémit sur lui même, & sur un fils ingrat,
Et l'autre, sur son Roi, sa famille, & l'Etat.
Déja l'Aurore en feu, de sa main immortelle,
Préparait au soleil, une course nouvelle.
Les ombres de la nuit fuyaint devant son char;
Lorsque, vers sa prison, le timide Viellard,
Va diriger ses pas. D'Artois bon, & sensible,
Indigné d'un tourment si long, & si pénible;
Consolez vous, dit-il, mortel persécuté!
Vos malheurs ignorés, votre captivité
Prendront fin; & bientôt, les yeux de votre Reine,
Par moi se'ont ouverts, sur la rage inhumaine,
Qui vous tient dans les fers. Prince trop généreux!
Répond l'octogenaire, hélas! connaissez mieux,
Ce qu'exerce sur moi l'éternelle justice,
Pour punir, de mon cœur, l'incroyable malice.
Les crimes de mon fils, si dignes des enfers,
Mis à coté des miens, sont encor moins pervers.
Sur une tête, o Dieu! Qui devait m'être chére
J'osai lever le bras... Quel horrible mystére!
Dans ce même sallon, & vers ce même mur,
Ou paraissent encor, des traits d'un sang impur;
Employant le tranchant d'une hache cruelle,
Je fis jaillir le sang, les os, & la cervelle,
Et de qui?... je frisonne, & n'ose prononcer.
D'épouvente, & d'horreur, mon cœur sent se glacer.
O manes de mon Pére! Ombre juste, & plaintive!
Cessez de me poursuivre; & d'une ame craintive,

Acceptez les remords, les pleurs, le repentir.
Je ne veux, désormais, que pleurer, & mourir.
L'astre éclatant du jour, doit être inabordable,
Et ne plus éclairer cet Être abominable.
Que ne puis-je, en ce lieu, qui me sert de prison,
Y trouver un abime encore plus profond?
Et descendre, vivant, dans les Royaumes sombres,
Pour cacher mon forfait, dans l'épaisseur des ombres?
Malgré tout, de mon sort, le caprice inconstant,
S'adoucit; & son poids s'allége, avec le tems.
A mes maux, à la fin une longue habitude
M'accoutume; & me fait gouter la solitude.
Ce qui parait d'abord, un cachot plein d'horreur,
Se change, par degrés, en un séjour meilleur.
Mes larmes, l'eau, le pain, qui font ma nourriture
Ces haillons surannés, mon unique parure,
La paille de mon lit, sur laquelle je dords,
Tout me plait, excepté mes éternels remords.
Je vais, en attendant que mon heure derniére,
Vienne sceller la fin de ma longue carriére,
Rentrer dans cette tour, fuir ce lieu d'attentats,
Qui ne peut soutenir deux plus grands scélérats.
Prince! apprenez encore, & du fils, & du pére,
Ce que peut sur l'esprit, la licence arbitraire.
Sous le nom fastueux de sainte Liberté
Cette Idole devint nôtre Divinité.
Elle fut la prémiére, & funeste culture
Qui corrompit en moi, la loi de la nature.
Avec l'age, elle accrut. Rien ne la contraignait.
M'offrait-on un avis, mon cœur le dédaignait.

Ce vice qui jetta de profondes racines
Alluma, parmi nous, des guerres intestines.
Ce palais retentit, des menaces, des cris,
Excités, tour-a-tour, par le pére, & le fils.
A la fin je bravai le pouvoir légitime.
J'en secouai le joug; & devins, par un crime,
Libre, & maitre absolu. Ces avengles transports
Me firent, mépriser, & devoirs, & remords,
Et les feux du Tartare, & la foudre céleste.
Soit hazard, soit nature, ou chatiment funeste,
Ces horribles penchans, se sont, de pére en fils,
Comme par héritage, avec le sang transmis.
Voila le fruit fatal, de l'affreuse licence.
Elle corromp les mœurs; détruit toute puissance.
Brise tous les ressorts de la société.
Et foule la raison, la foi, l'humanité.
D'Artois reste muet, à ce triste langage.
Ses sens, dans la stupeur, perdent leur libre usage.
Son esprit se confond; il ne sçait ce qu'il fait;
S'il est nuit, s'il est jour, ce qu'il sent, ce qu'il est.
Immobile, interdit; mille vaines images,
Se forment dans son ame; y causent mille ombrages.
Tel qu'un Homme, en suspends, par la foudre arrêté
Privé de la raison, demeure épouvanté.
Tel encore, au Musée, au Louvre, au Capitole,
D'une statue, on semble attendre la parole.
Cependant les concerts des oiseaux d'alentour
Des graces du matin, annoncent le retour.
Mais, envain les Zéphirs charment, par leurs haleines;
Le chant réjouit l'air, & le soleil nos plaines;

Zéphirs, soleil, oiseaux, tous vos charmes sont vains ;
Le Prince ne peut plus voir ces lieux assassins.
Fuyons, dit-il, fuyons cette terre maudite
Cet habitacle impur, que le forfait habite.
Hatons nous de gagner un pays éloigné ;
De peur qu'à cet instant l'Éternel indigné,
Nembrase de ses feux ce repaire d'impies,
Parricides cruels, éxécrables furies,
Je vois, je vois ce toit, infortuné séjour,
Et ces murs teints du sang qui leur donna le jour,
Appeller sur leur tête une prompte vengeance,
Et provoquer des cieux l'éternelle puissance.
J'entends siffler les airs, & la terre frémir,
La foudre s'allumer & l'Enfer s'entrouvrir.
Tout s'éléve contre eux. Ce pére détestable,
Et ce barbare fils, peut-être aussi coupable,
Au Tartare, en ce jour, vont descendre vivans.
Fuyons, encore un coup, des hommes si mèchans.
Les cieux étaint séreins, les voitures légéres ;
Les coursiers pleins de feu, dans des routes plainiéres.
Et mieux que tout cela, deux anges protecteurs,
A Pétersbourg, dans peu, portent nos voyageurs.
Là siégeait, sur un Trône, ou l'or couvrait l'ivoire,
Telle qu'une Deesse, éclatante de gloire,
L'Auguste Aléxiowits. Sur leur lance appuyés,
Ses cosaques étaint au-tour d'elle rangés.
Elle mettait alors, le sceau de la justice,
Sur de nouvelles lois, pour ses corps de milice ;
Et prodiguait des prix, & des sommes d'argent,
Au guerrier, à l'artiste, au sage, à l'intendant.

Sur des tables d'Ebène, au milieu d'une salle,
Sous les yeux de la cour, par son ordre, on étale
Des Couronnes, des Croix, des Mirthes, des Lauriers,
Des guirlandes de fleurs des rameaux d'oliviers,
Et de riches fourreaux, ou sont autant d'Épées,
Où l'on voit l'Ecusson, & les armes frappées
De l'illustre Zarine. Au pied du trône, encor,
Elle fait déposer mille médailles d'or,
Dont chacune, avec art, présente, à la mémoire,
Du Regne Moscovite, un noble trait d'histoire.
Sur ce métal, on voit l'Alexandre du Nord,
Construire des vaisseaux, sur le Baltique Port.
Ce Héros, toujours grand, soit qu'il fonde l'Empire;
Ou, qu'a le rendre heureux, nuit & jour il soupire.
Tour-à-tour, maniant, & le compas des arts,
Et le code des loix, & la foudre de mars.
Dans l'une, on le contemple élevé sur son trône;
Dans l'autre, à Pultava, couronné par Bellone.
Ici, dans les déserts, sillonnant les guérets.
Là, pére des beaux arts, prodiguant ses bienfaits.
Sur d'autres médaillons, on y voit Cathérine,
Triomphante à Chosim vêtue en héroïne.
Sur l'émail, c'est un astre éclairant ses états;
Eclipsant le croissant, repoussant les combats;
Ou bien, une Déesse, au milieu de son temple,
De ses Russes chéris, & l'idole, & l'exemple.
Ces emblêmes gravés, ces Croix, ces Ecussons,
Les armes d'alentour, & leurs inscriptions,
Éternisent les faits, des Princes Moscovites;
Leur gloire, leurs vertus, dans les fastes écrites.

De son siége, d'Artois admire tour-à-tour ;
Les talens, la valeur, les muses, & l'amour,
Justement couronnés, par les mains de la Reine.
Chacun reçoit l'éloge & le prix de sa peine.
Le guerrier mutilé, par le feu des remparts,
Ou blanchi par les ans, sous de vieux étendards,
Reçoit une Croix d'or, de diamants ornée,
Au courage, à l'honneur, aux Héros décernée.
Le soldat, qui versa le sang pour son pays,
S'approche, & dèsormais, l'aliment, le logis,
Seront sa récompense, avec une médaille,
Qui peint Pierre le Grand, dans un champ de bataille.
C'est la que Potemkin, Engenlhardt, Romanzow,
Orlow, Dalgorouski, l'immortel Souvarow
Fiers rivaux des grands Czars que suivit la victoire
Sont couverts de Lauriers par les mains de la gloire.
Le Magistrat, fidéle observateur des loix,
Auprès de qui, Thémis conserve un même poids,
Le Ministre attentif, à procurer des vivres,
Le sçavant curieux, qui pâlit sur les livres,
L'astronome, l'artiste, & le cultivateur,
Le commerçant, le peintre, & le navigateur,
Enfin, le favori des muses, & des graces,
Qui chante les héros, sur le ton des horaces,
Chacun d'eux couronné, pour prix de ses talens,
Reçoit un médaillon, orné de diamans.
Mais sur tout, au milieu de tant d'hommes illustres,
Deux époux qui s'aimaint, depuis plus de dix lustres,
S'avançaint, à pas lents. La Reine, de ses mains,
Entoure, de joyaux, leurs fronts encor séreins.

Beaucis, & Philémon, eurent moins de tendresse,
Moins d'ardeur l'un pour l'autre; & jusqu'à leur vieillesse,
Le flambeau de l'amour, brula toujours pour eux.
Ils servirent d'exemple, à des enfants nombreux.
Pour terminer la fête, une jeune bergére,
La rougeur sur le front, la démarche légére
En triomphe conduite, éblouit tous les yeux
Par sa beauté modeste & son air gracieux.
Des nymphes d'alentour, elle était la plus sage;
Elle avait, des hameaux, l'unanime suffrage.
A ses cheveux dorés, on attache, pour prix,
Un éclatant tissu de superbes rubis.
D'Artois encouragé, par la magnificence,
Que la Reine prodigue, en chaque récompense,
Se léve de son siége: alors, de toutes parts,
Les spectateurs, sur lui fixérent leurs regards,
Et d'un ton, qu'animait la modeste Franchise:
Princesse! que ce jour, dit-il, immortalise,
En vous faisant regner sur l'empire des cœurs!
Daignez vous attendrir, sur nos pressants malheurs.
Sans soutien, sans appui, mon frère est dans les chaines.
Victime des complots, des brigues, & des haines,
Son trône est renversé; la France est aux abois.
La cause des Bourbons, est la cause des Rois.
Mais ces Rois, vainement, lanceront leur tonnerre,
Si vous ne leur prêtez, votre foudre ordinaire.
Vous tenez dans vos mains, parmi tant de révers,
Le destin de l'Europe, & de tout l'univers.
Le vœu que je présente, est le vœu de la France.
En vous, elle a placé son espoir, sa deffence.

Ses enfans fugitifs, embrassent vos genoux ;
Et nos héros guerriers, attendent tout de vous.
Prince ! tous mes états, répondit la Czarine,
Mes trésors, mes soldats, mes canons, ma Marine,
Sont voués aux Bourbons. Leur sort, leurs intérets,
Me touchent, aussi fort, que ceux de mes sujets.
La Déesse qui vole, ainsi que la pensée,
M'apprit, des conjurés la révolte insensée,
Nous gémimes, de voir le plus beau des états,
Des larmes ; du carnage, & des assassinats,
Devenir le théatre ; & le Roi le plus juste,
Et le plus bienfaisant, perdre son Sceptre Auguste.
Je l'appris, & ne pûs que répandre des pleurs.
Quel cœur est insensible aux extrêmes malheurs !
Mais toute plainte, ici, deviendrait superflue.
Seigneur ! ma volonté va vous être connue.
Prenez mes étendards, mes armes, mes vaisseaux,
Disposez de ma foudre, & de mes généraux.
Unissez mes drapeaux à ceux de l'Allemagne ;
Au Léopard Anglais, aux Chaines de l'Espagne ;
Au Lion du Batave, à celui de Berlin ;
Aux enseignes du Tibre, & du Tage, & du Rhin.
Pour écraser cette Hydre, orgueilleuse, & sauvage,
Qui nous menace tous, de sa cruelle rage.
Du reste, à vos Français, proscrits, & vagabonds,
Des bouches du Danube, aux glaces des Lapons,
Mon Empire est ouvert, ainsi que ma fortune.
Qu'ils y soint à l'abbri, d'une crainte importune.
Protégés par mes lois ; respectés en tous lieux ;
C'est le devoir des grands, de ressembler aux Dieux.

Soutenez toute-fois, votre ame courageuse.
La fortune n'est pas constament orageuse.
Le sort, cruel enfant de la fatalité,
Sans être astreint, comme elle, à la nécessité
Se nourrit d'inconstance, & de facheux caprices.
Mais on le voit, après de sanglants sacrifices,
Rendre aux infortunés, sa plus grande faveur.
Ainsi, l'astre du jour, perd souvent sa splendeur;
Quand sa brillante orbite, en parcourant l'Ellipse,
Par un opaque corps, est couverte, & s'éclipse.
Mais, bientot, reprenant son Regne lumineux,
Il triomphe en Monarque; & devient plus pompeux.
De même, le révers est souvent nécessaire,
Comme les ombres font ressortir la lumiére.
L'héroïsme souffrant, par le sort combattu,
Attendrit tous les cœurs, qui goutent la vertu.
Le malheur d'un héros, sur tout d'un Prince illustre,
Aux rayons de sa gloire, ajoute une nouveau lustre.
Sans le courroux du sort, son nom allait périr.
La gloire ne s'acquiert, que quand on sçait souffrir.
Elle dit: et, suivant, de son ame royale,
L'attrait impérieux; avec luxe, elle étale,
Et prodigue, à d'Artois, entre mille présents,
Six cents médailles d'or, ou les événements
De l'Empire, étaint peints. Trois brillantes épées;
Six voitures de cour, de chevaux équipées.
Trois riches ceinturons, qu'elle même à tressés,
Garnis de diamants dans la soye énchassés.

CHANT NEUVIÉME

Ce Dieu, dont le pouvoir, embrasse tous les ages;
Qui blesse, & sçait dompter les naturels sauvages;
Qui plait, & fait souffrir, à la fois, mille maux,
Quand il allume, en nous, ses dangereux flambeaux.
Ce Dieu doux, & cruel, si digne de sa mere,
Enfant souvent caché, sous l'ombre du mistère,
Ce Dieu... l'amour enfin, l'amour à des accès
A nuls autres pareils, prompt à tout les excès.
Il est traitre, inconstant, dangereux, hipocrite,
Doux si vous le flattez, cruel quand on l'irrite.
Tendre, dissimulé, timide, courageux.
Aveugle, clair-voyant, téméraire, ombrageux.
Tantot Dieu, tantot Roi, mais plus souvent esclave
Il manie & la foudre, & le Sceptre, & l'entrave.
Dans les cours, les déserts, il se glisse en tous lieux,
Sous la bure, la pourpre, & les haillons poudreux.
Heureux qui de bonne heure, évite ses amorces!
Plus on le goute, & plus on lui donne de forces.
Dans la fraiche jeunesse, on aime avec candeur,
Dans le retour de l'age, on brule avec fureur.
L'agile renommée embouchant ses trompêtes
De l'auguste Czarine annonceaint les conquêtes
Et l'Europe exaltait sa gloire & ses bienfaits,
Audessus de son sexe & de ses fiers attraits.
Rivale des héros, elle étonnait la terre
Encor par ses vertus, plus que par son tonnerre.
Elle était de Bender, d'Ismaïl, de Chosim,
La foudre encor brulante, & l'effroi de Sélim;

Comme aussi, par ses soins & son flegme tranquille,
Des Princes malheureux le consolant asile.
Bravant tous les partis, balanceant dans ses mains,
De Poniatouski le regne & les destins,
Et le sort du croissant, & celui de la France.
D'Artois n'avait pas seul invoqué sa puissance.
Déja dans Pétersbourg Erminie avant lui,
De loin était venue implorer son apui.
Des bouches du Volga, dont les eaux fugitives,
Du Tartare féroce, effleurent les deux rives,
Cette Reine affrontant les fauves des déserts,
Fuyait le bras armé d'un ennemi pervers
Qui ravit à son fils, la vie & la couronne;
Pour s'asseoir en Tiran, sur son auguste trône.
Ce fils, de son himen, unique & tendre fruit,
S'offrait, à tous momens sanglant, à son esprit.
Ainsi que ce grand jour promis a sa vengeance
Pour punir l'oppresseur, de la foible innocence.
Triste, morne, & pensive, au milieu de la cour,
Elle n'y connoissait ni les ris, ni l'amour.
Son pâle front, d'ailleurs, n'avait plus ces beaux charmes
Que fletrissent les ans, les chagrins, & les larmes.
L'espoir la consolait lorsque le fier d'Artois
Parut à les regards, pour la premiére fois
Les traits, les yeux, la voix de ce Prince héroïque
Ses graces, & peut-être un charme sympathique
Deux semblables revers, deux mêmes intèrets
Ses travaux, ses vertus, ses discours, ses attraits...
Non ce fut de l'amour l'enfant, qui de son aile
Fit voler dans son ame une vive éteincelle
De son flambeau. Soudain son esprit se troubla.
Son visage rougit, & son cœur s'enflamma.

Trois fois, devant ses yeux, un aimable nuage,
Se forme, se dissipe, & lui laisse l'image
D'un Héros malheureux, digne d'un meilleur sort,
Digne de commander, sur le Tartare bord
Mille monstres divers, mille vagues pensées,
Fantômes fugitifs! chimères insensées!
En elle font germer, ce subit sentiment,
Qui fut, de son amour, le fatal élément,
La nuit témoin secret de sa sollicitude,
Et de l'espoir, qu'envain, elle étouffe, elle élude,
La nuit, loin de noyer, dans les sombres vapeurs,
Ces funestes soucis, ces naissantes erreurs,
Ne fait que retracer, par des songes frivoles.
La présence d'Artois ses regards, ses paroles.
Il lui semble le voir, sentir, lire en ses yeux,
Et même, dans son cœur, de réciproques feux.
Elle croit de ce cœur, ainsi que d'une place,
Le triomphe assuré, la conquête efficace.
Fatale illusion! qui ne s'informe pas.
Si l'on a, sur son front, encore des appas.
Mais l'amour est aveugle, ou plutot témèraire.
Sans fondement il croit, sans motif il espére.
Le jour chasse la nuit, mais non des cœurs blessés
Les importuns soucis, les transports insensés
L'aurore à peine luit, qu'auprés d'elle, elle appelle
La seule confidente, & le témoin fidelle,
De ses replis secrets. Fédérine se rend.
Fédérine, dont l'art, & le rare talent,
Sont de faire gouter un conseil salutaire.
Toujours elle guida, par des traits de lumiére,
Les grands événemens, le destin de l'état,
La gloire, l'intéret, l'honneur du potentat.

Vertueuse par gout, elle fut ennemie,
Des moles voluptés, & de leur tirannie.
Maitresse de son sort, libre de tout lien,
Elle n'aima j'amais, ni l'amour, ni l'Himen.
L'air infecté des cours, leur poison, leur ivresse,
N'altérérent jamais son austére sagesse.
Tels, on dit, que les flots d'un fleuve, au sein des mers,
Roulent leur pur cristal, sans devenir amers.
O toi, de mes secrets, sage dépositaire!
Fédérine dit-elle, à mon ame si chére!
Viens, connais la rigueur, d'un mal, qui jour, & nuit,
Me tourmente, & me plait, & partout me poursuit.
Depuis que, devant moi, ce Français adorable,
Qu'un front sans ornement, ne rend que plus aimable,
Parut à mes regards, avec cet air touchant,
Ce port fier, ce ton noble; une force, un penchant,
Un charme irrésistible, une subtile flamme,
Reste antique, & caché, qui couvait dans mon ame,
Me ravirent Soudain. Immobile, & sans voix
Un frisson me saisit, un pâle, & tendre effroi,
Comme un subit éclair, se glissa dans mes veines.
Pour tout dire, l'amour me cause mille peines.
Peut-être, plus que moi, (je ne le voudrais pas)
D'autres sentent ici, l'effet de ses appas.
Car des traits du Héros, qui sçaurait se deffendre?
Qui pourrait, sans bruler, l'envisager, l'entendre?
Ses graces, son maintien, cette douce fierté,
Ce front majesteux, cet air de dignité,
Ses disgraces, ses pleurs, les chaines de son frère,
Et plus que tout cela, cet heureux don de plaire,
Qui mieux, que la vertu, triomphe de nos cœurs;
Tant d'attraits séduisans, tant de charmes vainqueurs,

Son caractère franc, ce ton sans artifices,
Et même, si tu veux, ses vertus, & ses vices,
Tout en lui, tout respire, & le Prince, & l'amant;
Tel te doit-il paraitre, aimable, beau, charmant.
Je sçais que, misantrope, & toujours trop austére,
Tu blameras en moi, comme un feu téméraire,
Cet amour, mais il n'a rien qui soit criminel.
Il est juste, innocent, aux yeux de l'éternel.
Car, ce que je ressents, n'est que cette tendresse,
Ce penchant légitime, & cette douce ivresse,
Que me fit éprouver, pour la prémiére fois,
Le grand Kam mon époux, le modéle des Rois.
Le frere de Bourbon, ne fait, qu'à ma mémoire,
Rappeller ses attraits, sa voix, ses yeux, sa gloire.
Il est tel que lui même, aussi noble, aussi fier.
Plus généreux, peut-être, aussi brave guerrier.
Si d'Artois comme lui, n'a point une couronne;
C'est la fortune, & non la vertu qui la donne.
Il suffit, qu'il en soit, ainsi que ses ayeux,
Digne aux yeux de la tetre, & digne aux yeux de Cieux.
Ce n'est donc qu'un époux, dont cet autre est l'image,
Que j'aime innocemment, au milieu de mon age
D'ailleurs, si, comme alors, il n'était point sacré,
Qu'importe, si ce feu demeure concentré.
Car, mon cœur, de sa flamme, assez sera le maitre,
Pour ne pas se trahir, en la faisant connaitre.
Et si, je soupçonnais que ce feu, malgré moi,
Eclatat, & fût sçu de quelque autre que toi,
Pour prévenir le poids, de cette ignominie,
La honte, & les remords, dont je serais suivie,
Ne pouvant supporter, ni survivre, à mon sort,
Je forcerais mon Glaive, à me donner la mort.

Juge moi cependant. . . Mais loin, d'être sévére,
Prens pitié de ta Reine, & dis moi qu'ai je a faire?
Appaise, s' il se peut, le trouble, & les remords
Qui déchirent mon sein malgré tous mes efforts.
De ce Français, je crainds, & j'aime la présence.
Mais je ne sçais pourquoi je rougis, quand' j'y pense.
Princesse! vous devez avoir lu, sur mon front,
Ce que je dois penser d' un amour aussi prompt;
Répondit Féderine. Après votre infortune,
Je ne m'attendais pas qu'une ardeur importune
Vous fit dans ces climats rechercher un époux
Tandis que la Czarine arme son bras pour vous.
Ces transports perceront; cette imprudente flamme,
Ne pourra, qu'apporter des regrets, dans votre ame.
Le plaisir est amer, après qu'il est connu.
Il est doux d'en avoir, cruel, d'en avoir eu.
Envain, alléguez vous, pour excuse plausible,
Que le cœur est trop foible, & sa flamme invincible.
Envain, alléguez vous, le défaut de pouvoir.
Pour vaincre son amour, on n'a qu'a le vouloir,
Ne vous offensez pas, surtout, de ma franchise,
Lorsqu'a vous déssiller, votre honneur m' autorise.
Telle que j'ai paru, sans fard, & sans appret,
M'oubliant, pour chercher votre seul intêret;
Telle je paraitrai, sans orgueil, sans bassesse,
Ménageant votre gloire, & non votre foiblesse.
Je hais des courtisans, les mensonges trompeurs,
Des caprices des Rois, zélés adulateurs.
Encensant leurs penchants, souvent leurs injustices,
Pour regner à leur place, entretenant leurs vices.
Indignes favoris, perfides corrupteurs,
Des chutes d'un Etat, laches avancoureurs.

Pour moi, je ne sçaurais, voulut-on m'y contraindre,
Aux dépends de l'honneur, tromper, flater, ni feindre.
Madame, pour juger votre penchant nouveau,
Prenez, de la raison, le céleste flambeau.
Prenez, sans préjugé, la Loi sainte, & divine.
L'une, & l'autre deffend cette flamme intestine.
Le Prince a son épouse, & ne peut, être à vous.
Et vous voulez l'avoir pour amant, pour époux.
Mais, je veux, qu'oubliant tout remords, toute crainte;
Vous fouliez la raison, & du Ciel la Loi Sainte.
Je veux que ces motifs, devenant superflus,
Vous vous fassiez un front, qui ne rougisse plus.
Dans le fonds, après tout, vous seriez vous flattée,
Vous seriez vous, peut-être, à ce point aveuglée,
De croire, sans sujet, séduite par vos feux,
Que ce Prince étranger, correspond à vos vœux?
Eh quoi! se doute-t-il, dans sa disgrace extrême.
Sans motif, sans espoir, qu'une Tartare l'aime
Et quand il le sçaurait; sa vertu, son honneur,
Voudraint-ils une flamme, indigne de son cœur?
Lui qui, dans ce palais, glacé par l'infortune,
Est bien loin d'y chercher, une flamme importune?
D'un si frivole espoir, n'abusez point vox feux.
Ces feux ne sont pas faits, pour l'homme malheureux.
Songez donc, grande Reine! au nom de votre gloire,
Que de tous vos exploits, la plus belle victoire,
Est de vaincre, à la fois, & dans un même jour,
Votre cœur, votre séxe, un Héros, & l'amour.
Pour guérir un grand mal, écartez en la cause.
Le péril est certain, pour celui qui s'expose.
Ne comptez pas, non plus sur votre fermeté.
Ni sur l'art de bruler, sous un masque emprunté.

On ne saurait contraindre une flamme intestine.
L'amour trompe, & la Cour, tot-ou-tard, vous devine.
La honte, & le dépit marcheront, sur vos pas ;
Voyant, que vous aimez, qui ne vous aime pas.
Fuyez donc loin d'ici. Triomphez de vous même.
C'est là le seul reméde, en ce péril extrême.
Tu me donnes la mort cruelle ! que dis tu ?
Dit Erminie en pleurs : ta farouche vertu
Achéve de porter, par ses dures maximes,
Le poignard dans mon cœur. Eh quoi ! d'autant de crimes,
Que forme de désirs, ma vive passion,
Tu rends mon cœur coupable, aux yeux de la raison.
Et pour comble de maux, pour comble de disgrace,
Tu veux que, de ce cœur, je proscrive, je chasse,
Ce Prince malheureux, & que dès aujourdhui
Je quitte Pétersbourg pour m'éloigner de lui.
Devoir trop inhumain ! ou sera mon asile ?
A qui n'aima jamais, ce reméde est facile...
Cependant mon honneur, & mon rang, à la fois ;
Et, du ciel offensé, les rigoureuses lois,
Exigent, tu me dis, ce couteux sacrifice.
Je le dois, par état, je le dois par justice.
Et de plus tu le veux ; il suffit ; tes avis
Sont sacrés, & bientot, tu les verras suivis.
Je n'ai que trop tardé ! je rougis pour ma gloire.
Remportons donc, sur nous, une pleine victoire.
Fédérine ! à l'instant, va, vole, cours, dis lui ;
Sans l'entendre & le voir, que je parts aujourdhui
Que je quitte la cour, Pétersbourg, la Russie
Pour gagner le Volga, Cazan, la Tartarie.
Que je vais... mais écoute ; est ce un mal de le voir !
Un acte humain est-il contraire à mon devoir ?

Arrête ; il n'est pas tems ; dis au Prince, qu'il vienne.
Il faut que je le voye, & que je l'entretienne.
Ton zéle m'est suspect, ainsi que ton courroux.
Tes conseils pourraint bien, cacher un cœur jaloux.
De quoi te méles tu? C'est à moi de lui dire,
Si je dois demeurer, ou quitter cet Empire.
Il pleurera sans doute. Il baisera ma main.
Il me semble le voir, s'attacher à mon sein.
Je pénétre en son ame ; il m'aime j'en suis sure
Ses larmes ne sont pas, l'effet de l'imposture.
Ses yeux sont, de l'amour, la vive expression.
Tout montre, en lui, pour moi. sa tendre passion.
Heureux jour qui couronne une Reine amoureuse!
Il est tout à moi... mais... que fais-je malheureuse
Pardonne, Fédérine! une incroyable erreur,
Aveugle mon esprit ; tirannise mon cœur.
L'aiguillon du remords succéde à mon ivresse.
Mes sens sont pénétrés de joye, & de tristesse.
Le calme céde au trouble, & le trouble à son tour
Parait, fuit, reparait, & fait place à l'amour.
Cet amour & la honte, ensemble, sont aux prises.
Et mon ame est en bute, à deux contraires crises.
Je veux, & ne veux pas ; je me cherche, & me fuis.
Pour gagner ma raison, je m'efforce & ne puis.
De deux Tirans cruels, déplorabile victime!
Je déteste, & chéris, & l'honneur, & le crime.
Je vois ce qu'il faut suivre, & ce qu'il faut haïr.
Je bannis la sagesse, & j'en ai le désir.
Sans cesse, ainsi mon cœur, à soi même contraire,
Suit le mal, qu'il faut fuir, fuit le bien qu'il faut faire.
Envain, pour rassurer mon esprit éperdu,
Je me cherche, & me trouve un monstre, sans vertu.

Que dis-je? n'est ce pas une insigne folie,
De nourrir une flamme, inutile, ennemie?
Pour un Prince, sans trône, errant dans l'univers,
Un transfuge, accablé par d'éternels révers?
Un ingrat qui ne suit que ce qui l'intéresse;
Qui méprise mon age, & rit de ma foiblesse.
Eh! qu'a t-il fait pour moi? quels élans! quels transports!
Vois-je briller en lui, sous tant de beaux dehors?
Sous ces dehors, peut-être, est-il dur, & farouche?
Car, pour dire qu'il m'aime, a-t-il ouvert la bouche?
Peut-être, (quel soupçon vient encor me troubler?
Destins! cruels destins! cessez de m'accabler.)
Peut-être, une autre, ici, le charme, & le captive.
Il l'aime, sans savoir, que ma flamme, est plus vive,
Oui, méchant! je le vois, tu rejettes mes feux.
Une autre t'a blessé, par des traits plus heureux,
Informe toi de tout épuise ton adresse.
Sers, au moins une fois, les feux de ta princesse.
Ma chére Fédérine! & fais que ton rapport
Décide avant la nuit de ma vie ou ma mort.
Cours, vole, sur les bords de ces claires fontaines.
Fouille dans ces jardins; sous ces pins, sous ces chênes.
Ecoute les, de prés, lis surtout, dans leurs yeux,
Pénétre leurs desseins, suis pas-a-pas leurs jeux.
Sonde ces lieux obscurs; cet antre solitaire;
Ces bosquets ombrageux, asiles du mistére.
Est ce de nuit, de jour? le Prince était-il seul?
Que faisaint-ils, ensemble, au pied de ce Tilleul?
N'étaint-ils pas cachés sous ces ifs, sous ces Saules?
Se parlaint-ils tout bas? quelles sont leurs paroles?
Poussaint-ils des soupirs? répandaint-ils des pleurs?
Se fixaint-ils tous deux? containt-ils leurs douleurs

Quels serments se font-ils? quels dons? quelles promesses?
Ciel! fais tomber sur eux tes foudres vengeresses.
Ce délire augmentait, quand on entend du bruit
D'Artois entre au palais; s'avance, est introduit.
Hébé conduit ses pas. Le miel sort de sa bouche.
Erminie, au teint pale, à l'œil un peu farouche,
Se calme en le voyant; reprend un air serein.
Tel, le soleil vainqueur, dissipe, le matin,
Les vapeurs, que la nuit répand sur l'Hémisphère,
Ou fait fuir cet oiseau, qu'offusque la lumière.
Du Prince qu'elle voit, les charmes attrayans,
Mieux encor, de l'amour, les prestiges puissants
Désarment son courroux, triomphent de son ame.
La foiblesse renait; elle redevient femme.
Cependant de son frère, occupé nuit, & jour,
D'Artois était bien loin, de penser à l'amour,
Tantot, il le voyait, à travers un vain songe,
Poursuivi par les siens, noirci par le mensonge.
Tantot, c'est le poignard, qui lui sert d'assassin,
Ou le poison mortel qui lui glace le sein
Le désir d'arrêter les ligueurs frénétiques,
Par l'effort vigoureux, des armes Moscovites;
Et de venger son Roi, ses autels, ses foyers,
Le tourmente, & le suit, dans ces lieux étrangers.
La cour de Pétersbourg, ses politiques fêtes,
Ses agitations, ses gouts, ses éthiquêtes,
Lui rendent son séjour, insipide, ennuyeux.
Ce tas de courtisans, souples, vains, envieux,
Ces cercles compassés, de femmes intrigantes,
Qu'amolissent le faste, & les modes galantes,
Ont beau l'environner, leurs soins sont superflus.
Femmes, fêtes, amours, rien ne le touche plus.

Seulement, il soupire, il gémit en silence;
Et tournant ses regards, vers les cieux de la France:
Grande Czarine, encor je viens auprès de vous
Pour presser les succès que nous attendons tous.
Ordonnez aux héros vainqueurs de la Crimée,
De rallier leurs corps, de former une armée;
Et de suivre mes pas, aux campagnes du Rhin,
Pour seconder Madrid, Vienne, Londres, Turin.
Ces soldats, que l'on vit, aux bords de la mer Noire,
Abbatre, du croissant, la tirannique gloire,
Et rougir les deux bords du Danube profond,
Du sang des Ottomans; au malheureux Bourbon,
Arracheront les fers. Du couchant à l'aurore,
J'exalterai la main, que la Russie adore.
Et l'éternel encens d'un tendre souvenir,
Brulera dans le cœur des Français avenir.
Ils diront que le Nord, forma cette héroïne
Adorable princesse! immortelle Czarine!
Dont le bras généreux fut le sauveur des Rois,
Et se couvrit de gloire, en défendant leurs droits.
Ils diront: qu'elle fut, par sa brave milice,
L'étoile favorable, & la restauratrice,
Du trône des Bourbons, du Sceptre de Clovis,
Qu'elle fit reverdir, & refleurir leurs lys.
Ils diront, en un mot, que sensible, & fidéle,
L'infortuné d'Artois, trouva grace auprès d'elle.
Il dit: & ce discours, comme nn trait enchanteur,
D'Erminie, en secret, Electrisa le cœur.
C'est l'amour qui parlait, c'est ce Dieu plein de charmes
Il en avait la voix, les yeux, le port, les armes.
Peut-elle resister à ces puissants ressorts.
Que de soins elle prend! que de tours! que d'efforts!

Pour montrer son orgueil, & cacher sa foiblesse,
Sous le maintien forcé qu'enveloppe, l'adresse!
Victime de l'amour, victime de l'honneur,
Chacun des deux rivaux veut devenir vainqueur.
Elle n'ose fixer, ce genre de conquête.
Féderine, surtout, la géne, & l'inquiéte.
Féderine, qui sçait l'aimer, la respecter,
Lui conseiller le bien, & jamais la flater.
Rien ne pouvait calmer cette guerre intestine,
Lorsque le zèle, ainsi, fit parler Cathérine!
Prince! vous connaissez, déja, mon sentiment.
Je parlerai, sans fard, & sans déguisement.
Commandez, & je veux que tout vous obéisse
Ministres, généraux, flottes, drapeaux, milice.
Erminie & d'Artois occupent tous mes soins
Je connais leurs rèvers, je connais leurs besoins.
Petersbourg, Archangel, & cet empire immense,
Vont s'armer, & pour eux, déployer ma puissance.
En attendant, que tout soit pret, pour le départ;
Au luxe de ma Cour; tous les deux! prenez part.
Partagez nos festins; oubliez vos disgraces.
Goutez tous nos plaisirs, nos fêtes, & nos chasses.
Sur les bords fortunés, d'un fleuve dont les eaux,
Forment, en serpentant, mille petits canaux,
S'élévent, dans les airs, nos royales *Casines*.
Lieux libres, destinés aux fêtes des Czarines.
Là sont des bois coupés par de larges vallons.
Des forets, des génets, des terres sans moissons;
Des ravins inégaux, ou croissent les bruyéres;
Qu'occupent, au Lointain, quelques rares chaumiéres.
C'est là, que nos chasseurs, exempts de tous soucis,
Vêtus à la légére, armés de leurs fusils,

Poursuivent d'un Chevreuil, d'un Cerf, ou d'une Biche,
La trace passagère, au milieu d'une friche;
Et lorsque fatigués, par la course des chiens
Ils cherchent le repos, ou les doux entretiens
A leurs corps épuisés s'offrent des solitudes
Des grotes, des lieux frais libres d'inquiètudes.
Allez donc sur leurs pas dissiper vos chagrins
Préparez à vos maux de plus heureux destins.
Pour charmer vos ennuis par des courses légères
Mon Véneur a reçu les ordres nécessaires.
Elle dit: à l'instant on entend dans les airs
Les sons des cors de chasse, & mille bruits divers.
Briffaut chef de la meute, Alire, Atis, Pindare,
L'impétueux Candor, la volage Fanfare,
Mélampe le tigré, Réveille, Furibond,
Colon fier, & léger, Béléte, Timpanon,
Micaut, Tayau, Renfort, Pluton, Bélau, Finéte,
Le fougueux Soliman, Jupiter, Colinéte.
Cent autres, par leur nom, célèbres à jamais,
Font trembler, par leurs cris, les hotes des forets.
Les regards enflammés, & la langue saillante,
Le museau haletant, & la voix clapissante,
Tous suivent à l'envi, les pas du grand Véneur;
N'écoutant que sa voix, leur instinct, leur ardeur.
Rustaut à l'œil subtil, se tapit contre terre,
Puis s'élève, s'avance, & ce genre de guerre,
Lui fait souvent changer, les postes du terrier,
Pour traquer, s'élancer, & saisir le gibier.
Ici, l'on voit un Cerf, dont le bois s'embarasse,
Dans des buissons épais, que le Saule entrelasse.
Ses yeux versent des pleurs; à la force il se rend.
Briffaut va l'étrangler, de sa féroce dent.

Là, c'est un Marcassin, un Faon, un Daim timide,
Victimes, en fuyant, d'un plomb chaud, & rapide.
Le Faisan des forets, le sauvage Lapin,
Succombent, sous le feu du mousquet inhumain.
La Perdrix, qu'à blessé la charge meurtriere,
File, monte à la nue, & retombe par terre.
Une invincible attrait domine les limiers,
Les Braques, les Courants, les Bassets, les Lévriers.
Malheur au quadrupède, à l'oiseau volatile,
Surpris à découvert, traqués dans leur asile.
Il succombent bientot, sous le feu du chasseur.
Sous la Griffe, ou la dent, de Candor en fureur.
Erminiè, au milieu de ces chasses bruyantes,
Lache au gré du coursier, les rennes écumantes,
Et franchit les sentiers, les colines, les bois,
Pour suivre, au moins des yeux, l'impétueux d'Artois.
Déja, dans l'épaisseur d'une immense bocage,
Les chasseurs fatigués ont fait un grand carnage,
Lorsque, d'une Bruyère, un Sanglier furieux,
Lancé par les matins, montre un front périlleux.
Il vole vers le Prince, & de son Groin fèroce,
Il abbat son coureur, dans une large fosse.
Le guerrier se relève, & d'un air courroucé,
Franchissant, d'un pas sur, le Cheval terrassé,
Il fond, la pique en main, sur la sauvage bête,
Qui se dresse, bondit, frémit, hurle, s'arrête.
Trois fois, pour la percer, d'Artois lance son fer,
Et trois fois, le plongeant, il ne frappe que l'air.
Souvent, le peril plait, le péril a ses charmes,
Sur tout quand au courage on sait unir les armes
D'Artois la suit, la presse; il ne peut la saisir
Ce combat incertain cause un affreux plaisir

Le monstre se hérisse, & gardant le silence,
Il présente, aux limiers, sa terrible deffense.
Briffaut l'attaque envain : Colinète, Tayau,
S'élancent, & des dents lui déchirent le dos.
Et tandis, que Candor lui donne une morsure,
D'Artois lui fait, aux reins, une large blessure
Inégal au combat, impuissant contre tous ;
Rugissant de fureur, frèmissant de courroux ;
Il tombe sur le sol, se relève, retombe.
Mais bientot, accablé sous le nombre, il succombe.
Il s'agite, il trémousse, & roulant sur son flanc,
Il expire ; nageant dans l'écume, & le sang.
De joye, & de plaisir les chasseurs tressaillirent ;
Et les échos voisins, de leurs cris, retentirent.
Les cors de chasse, au loin, de leurs bruyans éclats,
Appellent les chasseurs, terminent les combats.
La Princesse témoin du péril effroyable
Que venait d'inspirer cet assaut redoutable,
Immobile, tremblante, à peine respirait.
Ses bras étaint sans force, & son front palissait.
Une froide sueur, signe des grandes peines,
Coulait sur tout son corps, & lui glaceait les veines
Chaque bond, chaque effort, que le monstre en fureur,
Faisait contre d'Artois, la remplissait d'horreur.
Ces yeux éteincellans, cette gueule béante,
Tous ces crins hérissés sur la tête sanglante
Ses hurlements aigus, ses féroces transports,
Pénétraint tous ses sens lui donnaint mille morts.
Le danger est passé, pour l'objet qu'elle adore,
Et quoiqu'il ne soit plus, elle le craint encore.
Tel, après un naufrage, un nocher consterné,
Doute encore s'il vit, tant il est étonné.

Cependant, le repos, à tous si nécessaire
Succéde à la fatigue. Un arbre solitaire
Par ses rameaux touffus, tempérait à l'entour,
La lumiére du Ciel, & la chaleur du jour.
Nos chasseurs fatigués, sous ce dais de feuillage,
Vinrent s'asseoir tous deux sur un gazon sauvage
Leur cortége s'endord; une profonde paix
Tenait tout en suspends, ondes, oiseaux, forets.
Là bientot, de ses maux l'ingénue Erminie
Fit le cruel détail; peignit la tirannie
Du vil usurpateur, l'opprobre des humains,
Qui dans le sang royal, osa tremper ses mains.
Le souvenir d'un fils, image de son père,
Chéri de ses sujets, adoré de sa mère,
Massacré sous ses yeux, renouvella ses pleurs.
Peut-on être insensible aux extrêmes malheurs?
Surtout quand c'est un sexe aimable & sans deffense,
Dont un monstre poursuit la timide innocence?
D'Artois fut attendri. Son grand cœur soupira
Et de cet attentat son ame s'indigna.
Ces Etats envahis, cette tragique histoire,
De son Roi, dans les fers, offrirent la mémoire.
Il frémit en pensant, qu'un sénat assassin,
Peut-être, méditait un semblable dessein.
Rassurez vous, dit-il princesse infortunée
De vos jours douloureux, la triste destinée
Va changer, & bientot, vous verrez sur vos bords
Des Russes valeureux les glorieux efforts.
Leurs nombreux escadrons, que la foudre environne
Assureront vos jours, vous conduiront au trone.
Et vous rendant vos droits, & votre liberté,
La paix ira combler votre félicité.

Prince dit-elle alors l'effort de la Russie,
Et les soldats promis à la triste Erminie,
Sous le Héros Français que contemplent mes yeux,
Flatteraint mieux l'orgueil d'un cœur ambitieux
A peine avais je encor fini mon prémier lustre
Qu'un Devin me prédit, qu'un étranger illustre,
Partagerait mon trône, en me donnant sa main.
Mon Sceptre est donc à vous; cest le vœu du destin.
Dès cette heure ou je vis vos yeux couverts de larmes
Vos vertus, vos malheurs eurent, pour moi, des charmes
Un attrait simpathique, une tendre pitié,
Firent naitre, en mon sein, le cri de l'amitié.
Que dis je? on ne sent pas l'amitié toute pure
Un autre mouvement seconde la nature
Hélas! je ne sçaurais le démêler en moi,
Est ce amitié, justice, égards, je ne sçais quoi.
Mais tout ce que je sents & que je ne puis taire
C'est que d'un étranger, l'image douce & fiére
Dans la clarté du jour, dans l'ombre de la nuit,
Par tout se renouvelle & partout me poursuit.
Elle est dans nos jardins, elle est dans cette enceinte
Sur les fleurs, sur le sable, elle est par tout empreinte
Le Héros, sous mes yeux, tantot monte un coursier;
Tantot vole & s'enfuit, sur les pas d'un limier.
Par tout il m'est présent. Sur le bord des fontaines
Dans les temples sacrés, dans les bois, dans les plaines
A la chasse, perçant les Daims, ou les Perdreaux
A la nage, fendant la surface des eaux.
Il est dans nos palais, autour de leurs murailles.
Quelque fois dans un antre, assis sous des rocailles.
Que ne puis je le suivre à travers les dangers
Au milieu des combats, sous des cieux étrangers

Pour être le témoin, ou l'auteur de sa gloire
Et par un beau trophée, illustrer sa victoire.
Ou si sur lui, la parque exerceait sa rigueur,
Mourir à ses cotés au chemin de l'honneur.
Madame, dit d'Artois, votre main, vos provinces,
Ont de quoi contenter l'orgueil des plus grands Princes.
Au faîte des grandeurs, rien ne peut m'étonner.
J'ai dans de longs revers apris à gouverner.
Mais si je fuis ces lieux, mes guerriers, ma patrie,
Pour marcher sur les pas de la foible Erminie,
Que deviendra Louis? quel bras? quel noble effort
Ira briser ses fers? l'arracher à la mort?
Ce n'est pas pour moi seul que je vois la lumiére.
Je me dois aux Français, je me dois à mon frére
Ce Prince malheureux, qui fonde son espoir,
Sur les liens du sang, sur moi, sur mon devoir.
Sur les Russes armés, sur la flotte voisine;
Sur les secours prochains, que promet la Czarine.
Que dis je? est-il permis de violer la loi,
Qui proscrit le divorce? & pour devenir Roi,
Mon honneur pourrait-il, par un double himénée
Voir mes sermens rompus, & ma foi profanée?
Me préserve le Ciel d'un pareil attentat.
La vertu me sera plus chére qu'un état.
Déja Phébus allait se plonger dans les ondes;
Et sa sœur s'élanceait de ses grotes profondes.
Une lueur mourante, un feu pâle & lointain
Éclairait le sommet du plus haut Appennin
Les chasseurs délassés, quittent l'ombre des hètres
Abandonnent ces lieux, chéris quoique champètres.
Reviennent sur leurs pas, & rentrent à la Cour,
De mille soins divers, ordinaire séjour.

Là le repos finit, & les projets renaissent
Erminie & d'Artois se flattent, se repaissent
De l'espoir consolant, de rentrer dans leurs droits,
En faisant embrasser leur cause à tous les Rois.
Mais ce que l'on redoute et ce que l'on espére,
Se change, bien souvent, en un effet contraire.
Une guerre nouvelle exige d'autres soins.
De nouveaux intérets forment d'autres besoins.
Les politiques lois qui gouvernent la terre,
De la ligue des Rois, suspendent le tonnerre
Qui doit briser les fers du malheureux Bourbon,
Et le sang des Français ruissele dans Toulon.
Il rougit la Vendée, & le sol du sicambre,
Et la Meuse, & le Rhin, & le Rhone, & la Sambre
Il coule, à gros bouillons, & s'indigne de voir,
Que l'inique fortune, a trahi son espoir.

Fin du Neuviéme Chant.

N. B. Dans le tems qu'on finissait d'imprimer cet ouvrage, l'auteur a cru nécessaire de faire des changemens au neuviéme chant. Ce qui produit une inexactitude dans les chiffres qui indiquent les pages.

CHANT DIXIÉME

Paris, bientot, apprend, ce changement funeste ;
Et de tous ses Tirans, il assemble le reste,
pour former, dans son sein, ces conseils, ce Sénat,
Fermés à l'homme juste, ouverts au scélérat.
Cet habitacle impur, cette horrible Assemblée,
Par l'orgueil, l'intérét, & la haine aveuglée
Si fertile en décrets, si féconde en héros,
Accusateurs, témoins, licteurs, juges, bourreaux.
On ne voit, sur les murs, de cet affreux répaire,
Qu'emblémes, que portraits d'un sanglant caractére.
Là comme dans son temple, un infernal Démon,
Y provoque la faim, & la soif d'Alecthon.
Cette parque, en un coin, secondant Tysiphone,
Nourrit de sang humain, une pâle Gorgone
La terreur triomphante, au pied d'un noir autel,
Y prescrit, en despote, un serment solemnel.
Le sordide intéret y flétrit le courage,
Et l'orgueil y reçoit un sacrilége hommage.
La sombre envie y git, prise dans des filets,
Qu'elle même à tendu, par d'iniques décrets.
Sous cette voute ardente, est une Hydre à cent têtes,
Enfantant l'anarchie, excitant les tempétes.
Son front large, est orné de trois lys couronnés,
Sa gueule en feu, vomit des traits empoisonnés.
Sa langue insulte au Ciel, menace les puissances ;
Ses pieds foulent Thémis, pleurant sur ses balances.
De ses regards hideux, s'élancent des Volcans,
Qui consument les biens des temples, & des grands.

Et là, comme au Caucase, à ses cotés placés,
Des Tigres, & des Ours, poussent des cris pressés.
Sur des traiteaux, à part, au dessus de l'enceinte,
Les élèves des clubs protégés par la crainte,
Et corrompus par l'or, minutent des Décrets;
Aiguisent des poignards, préparent des arrêts.
De l'Empire des Lois les bases s'altérérent;
Le Trône s'ébranla, les peuples s'ameutérent.
De l'espérance en pleurs, l'autel se renversa;
La fortune finit: son révers commença.
Louis ne regna plus. Son ame magnanime,
Par ses ménagements, avait ouvert l'abime
Au pouvoir souverain, toujours s'affoiblissant,
Au culte, à la noblesse, à l'état chancellant.
Sans astuce, & sans fiel, cette ame noble & pure,
Ne soupçonna jamais la fraude, & l'imposture
Qui, sous des fleurs, ainsi qu'un serpent vénimeux,
Préparait un poison, étranger à ses yeux.
Sur la foi des serments, il croyait voir renaitre
Les jours de l'âge d'or, un saint ordre paraitre.
Portant les vœux du Prince, & de la nation,
Chaque représentant, lors de sa mission,
Jura de maintenir les usages antiques;
D'affermir les liens des ressorts politiques;
De vénérer la foi, l'Eglise, & ses canons
De respecter surtout, le Sceptre des Bourbons
Dans cet espoir, Louis cédant tout avec grace.
La ligue eut plus de front, & montra plus d'audace.
Sur le Trône, & l'autel, elle sema la mort;
Rendit le soldat lache, & les lois sans ressort.

L'orgueil, & l'intéret, germes de tous les crimes,
Vinrent siéger au rang des meilleures maximes.
Que peut un Prince bon, sous un Sceptre envahi?
Par ses propres sujets, lui même est assalli.
Son palais assiégé, sa famille éplorée,
Ses suisses mis à mort, sa garde massacrée,
Les larmes & le sang, les cris & la terreur,
Tout imprime en son ame un sentiment d'horreur.
Cependant, flegmatique, en ce péril extréme,
On ne le vit frémir, ni trembler pour lui même.
Un scélérat armé d'un poignard assassin,
Veut lui percer les flancs; le coup manque, & soudain,
Le Prince, avec douceur, ami, dit-il, ta rage
Ne sçaurait un instant, altérer mon courage.
Viens, approche ta main, èprouve si mon cœur
S'etonne, s'avilit, s'agitte par la peur.
Dans ce cœur bien-faisant entre, & reprends ta place.
Il est ouvert à tous, tous y trouvent leur grace.
S'il s'émeut, s'il gémit, c'est pour agir en Roi,
Et non pour ressentir un lache, & pâle effroi.
Au comble des révers comme dans les délices,
Je brave la fortune avec tous ses caprices.
Redis à mes tirans, apprends à tes égaux,
Que leur Roi que le tien méprise tous vous maux.
Que son ame sensible est bien plus affligée
De leurs propres malheurs, que d'en être outragée.
J'ai vu le sang couler! dans mon propre palais;
Je vois encore, ici commettre mille excés.
Je vois le fer portant en tous lieux le ravage,
La Reine & mes enfans plongés dans l'esclavage.

Moi même je ne suis qu'au gré des scélérats
Monarque sans couronne, & prince sans états.
Malgré tout, je l'avoue (& les races futures,
Auront beau me blamer lisant mes aventures)
Malgré tout, je chéris, je sents pour les Français,
Un amour, que les temps n'altéreront jamais.
Ce penchant fit toujours, le bonheur de ma vie.
Rendre heureux mes sujets, fut ma plus douce envie.
Le Ciel me fit pour eux, & sa main, en naissant,
Prodigue des ses dons, me créa bienfaisant.
Ce n'est pas néamoins, que j'approuve le crime,
Les ligues, les complots, dont je suis la victime.
J'abhorre, de l'erreur, les terribles effets;
J'aime tous les mortels, mais je hais leurs forfaits.
Il dit: & dans, Paris, cet élan héroïque
Alluma, chez les siens, un courage énergique.
De leur maitre opprimé, les plus zélés sujets,
Volent au Luxembourg, entrent dans le palais.
Grand Roi! Lui disent-ils, voici l'heure opportune,
De conjurer l'orage, effet de l'infortune.
Un gros de vos amis, éprouvés, courageux,
De braves généraux, des Chevaliers nombreux,
Reste fidelle, & cher, soutiens de la couronne;
Unis á votre sort, quand tout vous abandonne,
Les armes á la main, de votre honneur jaloux,
Demandent à mourir, ou de vaincre pour vous.
Pour arrêter l'effort de l'horrible tempête,
Daignez, Prince, daignez, vous placer á leur tête.
Armé de votre épée, apuyé de leurs bras,
Ces courageux guerriers marcheront sur vos pas.

Foudroyons sans pitié, cette horde d'impies,
Plébéyens inexperts, phalanges désunies;
Insensés que pourront leurs projets monstrueux?
Quand ils verront, d'un Roi, le front majestueux,
De ses sourcils froncés, de son arme sanglante
Menacer, des mutins, la troupe chancellante.
Contre leurs chefs tremblants, osez donc vous montrer.
Parlez, dans le devoir, vous les ferez rentrer.
La voix du Souverain, est la voix de Dieu même.
Vous êtes son image, & sa droite suprême.
En vous, brillent les traits de son autorité,
De son juste courroux, comme de sa bonté.
Tel parut, des Bourbons, & la gloire, & le père,
Quand, encore au berceau, son héroïque mère,
Blanche le présentait, allant de rang en rang,
A ses soldats pour lui, prets á verser leur sang.
Ainsi, parut encore, aux plaines de Pavie,
Bravant touts les dangers, qui menaçaint sa vie,
L'intrépide Valois. Paris même, Paris,
Vit aussi sous ses murs, le plus grand des Henris
Balaçant dans ses mains un pesant cimeterre,
Forcer les bataillons, ensanglanter la terre,
Et de son front mouillé, d'une noble sueur,
Effrayer les Français, devenir leur vainqueur.
Souvent, le hazard offre un moment favorable;
L'art de le bien saisir, est l'art incomparable.
Cet instant négligé, ne laisse que regrets;
Et la fortune fuit, avec tous ses succés.
Ils dirent, & le Roi n'oppose à leurs priéres,
Qu'humanité, douceur, á leurs désirs contraires.

Pour un peuple égaré, capable de retour,
Inspirez moi plutot, dit-il, un tendre amour :
S'il faut souiller ses mains, qu'importe la victoire ?
J'aime mieux le trépas, qu'une sanglante gloire.
Le tems amolit tout, le Français changera.
Du sein de la fureur, le calme renaîtra.
Son bon cœur le croyait. Mais d'un peuple anarchique,
Qu'attendre ? Qu'espérer, d'un Sénat tirannique ?
Quand les lois sont sans force & le Ciel outragé
L'état sans Souverain, sans juges, sans clergé ?
Aussi, le fer, partout, fait un sanglant carnage ;
Perce, & ne reconnait ni le sexe, ni l'age.
Aux yeux des factieux, tout fidelle sujet
Mérite le cachot, l'exil, ou le Gibet.
Foulon, Berthier, Favras ! innocentes victimes !
Vous êtes les prémiers immolés á leurs crimes,
De la Bastille, aussi, les braves vétérans,
Sont égorgés, hachés, par le fer de tirans.
Durosoi meurt encor, Durosoi, dont les larmes,
Mouillérent, tant de fois, ses écrits pleins de charmes.
Vertueux Langoran ! defenseur de ta foi !
Martir de ton devoir ! de ton Dieu, de ton Roi !
Quand tu meurs pour nos lois, c'est mourir avec gloire,
Ne crainds pas, qu'un bourreau fletrisse ta mémoire.
Mais, qui peut, sans verser des larmes de pitié,
Dire l'outrage, fait à la tendre amitié ?
Cette douce vertu, qui devint si fatale,
Aux jours infortunés, de l'aimable Lamballe.
Fille des Carignans, un atroce dessein,
Vous préparait encore, un acier assassin.

Aux bords de la Tamise, adorable Princesse!
Vous nourrissiez les feux d'une noble tendresse
Pour Marie Antoinette, esclave dans Paris,
Quand votre main reçoit ces mots, par elle écrits :
„ Venez, chére Lamballe, auprès de votre Reine,
„ Gémir sur ses révers & partager sa peine.
„ Le pitoyable état, ou le sort me réduit,
„ Me presse d'invoquer le nœud qui nous unit
„ Entre mille, mon cœur, seule vous à choisie,
„ Sa douleur deviendra, par vos soins, adoucie „.
Votre ame, comme un fer, tiré par deux aimans.
Parut, alors, flottante, entre deux mouvemens.
Mais, ce combat fut court, un sentiment sincére,
Triompha. Vous laissez les côtes d'Angleterre,
Pour voler dans les bras, & pleurer sur le sein,
Que vous chérissez tant. Mais, o cruel destin!
Des monstres qu'a nourri, l'Asiatique rive,
Vont encore ravir, à la Reine plaintive,
Le déplorable objet, qui reste à son malheur,
Pour le trainer, hélas! sous le fer destructeur.
A l'instant, que leurs mains, dans ce beau sang se baignent,
Sa bouche se flétrit, ses deux beaux yeux s'éteignent;
Le sang jallit dans l'air, ainsi que des rubis.
Son front noble en est teint, ses blonds cheveux rougis;
La tête, que, du tronc, la lame meurtriére
Abbat, tombe, bondit, roule dans la poussiére
Ce visage vermeil, du reste détaché,
Se ternit, comme un lys de sa tige arraché;
Tout imite Paris, & la cabale impie,
Dans la France ébranlée, opprime, ote la vie,

A cent mille innocens, vertueux Citoyens,
Du Trône, & des autels, invincibles soutiens.
Un peuple furieux, court aprés ses victimes;
Et traitant les vertus, comme on traite les crimes,
Il s'arme de Poignards, la rage dans les yeux,
Et pénétre, à l'envi dans le plus saint des lieux.
Là d'un bras sacrilége, il frappe dans l'enceinte,
Des lévites tremblans, la troupe auguste, & sainte.
A coté des autels, les Prétres renversés,
Tombent sur d'autres morts, pêle-&-méle entassés
Les uns, les flancs ouverts, baignés dans la poussiére,
Ferment, sans murmurer, leur mourante paupiére.
D'autres, pour attendrir ces lâches assassins,
Croisent, en suplians, leurs innocentes mains.
Sanglans, ainsi percés, le bruit des voix mourantes,
Fait gémir les échos des voutes résonnantes.
L'un meurt, en prononçant, le nom de l'Eternel;
L'autre baise la main du bourreau criminel.
Celui-ci, vers son Dieu, tendant ses bras, soupire.
Celui-là ferme l'œil, pâlit, succombe, expire.
Castellane, & Dulau, Pontifes courageux,
Animent ces martirs, de la voix, & des yeux.
Les Larochefoucaut, qu'un sacré caractére,
Unit étroitement, au tendre nom de frére,
S'embrassent, en mourant, frappés du même trait,
Pardonnant aux auteurs du barbare forfait.
O manes glorieux! vos noms, votre mémoire,
Seront chers, à jamais dans l'une, & l'autre histoire.
Car, qui descend ainsi, dans l'éternel répos,
Pour son Dieu, pour son Roi, meurt toujours en héros.

Les Cités d'Orléans, de Marseille, de Nantes,
Sont couvertes de deuil, & de traces sanglantes
De leurs concitoyens, barbarement percés,
Noyés, ou mitraillés, hachés, ou déchirés.
Etre ami du bon sens, Patrice, riche, ou Prêtre.
C'est un titre odieux de perfide, & de traître.
De Nimes, en un jour, les fameux scélérats
A mille Citoyens donnérent le trépas.
Surtout, de siécle, en siécle, on ne pourra redire,
Sans frissonner d'horreur, l'effroiable martire,
D'un amas de vieillards, de femmes, & d'Enfans,
De Laïques pieux, de Prêtres innocents.
Que le fer mutila, de diverses maniéres,
Pour être, encor vivans jettés dans des glaciéres,
Sans égard, sans pitié, sans que les cris perdus,
De ceux qui respiraint, pussent être entendus.
Avignon! pûs tu voir cet infernal suplice,
Sans être foudroyé? même affreuse malice,
A Lion, à Dunkerque, à Toulon, à Bordeaux;
Mêmes laches, Tyrans, mêmes cruels bourreaux.
On vit l'humanité, l'amour, la bienfaisance,
Soutiens des malheureux, trésors dans l'indigence,
Fuir loin de ces Français, monstres dénaturés,
Du sang de leurs égaux, lachement altérés;
Des brigues, des complots, des méchans ennemies
Abhorrant, des partis, les cabales impies;
Ces Déesses ont pris, leur essor vers les cieux,
Pour y chercher la paix, qu'on goute dans ces lieux.
Pouvaint-elles souffrir, un peuple sanguinaire,
Qui souillait, tous les jours, leur sacré sanctuaire?

Ah ! Si, les Dieux étaint vindicatifs, jaloux,
Esprits passionnés, capables de courroux
Leur bras puissant aurait, deja reduit en poudre,
Les chefs, de ces complots si dignes de leur foudre.
Tant de maux, tant de sang, cruellement versé,
Sont pour le Roi, des traits, dont il se sent percé.
Ces membres mutilés, ces blessures souffertes
Ces cranes enfonces, ces entrailles ouvertes,
Un peuple de soldats, par le plomb écrasés
Mille autres, étalant des bras cicatrisés,
Ces champs couverts de morts, ces épouses, ces méres
Qui pleurent sur leurs fils, leurs époux & leurs péres.
Tout déchire son cœur, ce cœur rempli d'amour.
Il voudrait, & ne peut, leur porter du secours.
Il voit, du bronze en feu, la foudre éteincellente,
Détruisant ses sujets, & de l'onde écumante
Les flots rougis de sang repoussant vers nos bords,
Mille débris confus de mourans, & de morts.
Ces désastres, sur tout l'affligeante impuissance,
D'épancher sur les siens, sa douce bienfaisance,
Font naitre, dans son ame, un horrible combat.
Il voudrait, il ne peut, il s'attriste, il s'abbat,
Le poids de tant de maux, tourmente sa tendresse.
Ses bras sont enchainés, quand son amour le presse.
Envain, à soi contraire, inquiet, abbattu,
Dans son ame blessée, il cherche sa vertu.
A de cruels chagrins, son esprit s'abbandonne,
Il soupire, il se plaint, il gémit, il frissonne.
Pâle, morne, pensif, dans ce conflit secret,
Il se trouble, il s'égare, il se cherche, il se hait.

La lumiére du jour, lui devient odieuse,
Ses momens importuns, l'existence ennuyeuse.
Peu s'en faut, de sa main, qu'il ne s'ouvre le flanc
Pour noyer, á jamais, ces soucis, dans son sang.
Du moins désire-t-il, le service perfide,
Ou d'un poison subtil, ou d'un bras homicide.
Et dans cette chaleur, d'un aveugle transport:
Seul ami qui me reste! o mort! o douce mort!
Viens, dit-il, de mes jours, terminer la détresse.
Offense toi, de voir un Roi, dans la tristesse,
Toi, qui sur mes pareils, fais gloire de tes coups,
Toi dont le sang royal honore le courroux,
Quand j'invoque ta faulx, ferois-tu la cruelle?
Tandisque, si souvent, tu viens sans qu'on t'appelle.
Quand on sent un tourment, aussi dur que le mien,
Mourir est-il un mal, & vivre est il un bien?
A quoi me sert cet air, cet air que je respire?
Dès que je ne suis plus, nécessaire à l'Empire?
Sous quel astre vivrais-je; implacable destin?
Frappe tes traits mortels. J'ai rempli ton dessein.
Qu'exiges tu de plus? Et qu'aurais-je à prétendre?
Quand je ne puis remplir, mon devoir le plus tendre?
Au reste des mortels, un Roi n'est qu'un fardeau,
Qui ne doit désirer, que l'ombre du tombeau,
Quand il ne peut servir les siens, ni sa patrie,
Quel tort leur ferat-il, en s'arrachant la vie?
Mes jours sont, il est vrai, des dons reçus du ciel;
Mais je puis m'en priver, sans être criminel.
Que le fer tranche donc, d'une vie importune,
Le fil, déja trop long. L'orgueilleuse fortune,

Pendant vingt-ans entiers, m'a fait regner en Roi.
J'ai rempli les desseins, qu'elle attendait de moi.
Etait ce peu, de voir, à mes lois souveraines,
De grands peuples soumis? des nations lointaines,
De mon sceptre, venir implorer le secours?
De grands Princes, briguer, pour leur trone, & leurs jours,
Ma médiation heureuse, & bienfaisante,
Ou de mon bras puissant, la foudre menaçante.
Que dis-je, était-ce peu, d'être Roi des Français?
De regner sur leur cœur? aprés de tels succès
Que mon bras, ou du moins, une main étrangére,
Se hate d'arréter, ma mortelle carriére.
Que gagnerais-je hélas! dans le fonds des cachots?
Qu'un privilége affreux, de souffrir mille maux;
Et surtout, la douleur de voir ma bienfaisance,
Inutile à l'Europe, inutile à la France...
Mais que dis-tu; Louis? t'es-tu bien consulté?
De tes jours importans, sents-tu l'utilité?
L'intérét précieux, d'un peuple qu'on fascine?
Ta famille, qui va devenir orpheline?
Es-tu né pour toi seul? te dois-tu procurer
Une fatale mort, pour ne plus endurer,
De ta captivité, l'affligeante détresse,
Quand ta fin, doit combler, de deuil, & de tristesse,
La France, tes voisins, l'Europe, l'Univers?
Quand tu ne seras plus, que craindront les pervers?
Le désir de la mort, est un vœu légitime,
Quand on cherche le ciel. Mais ce serait un crime,
D'attenter à ses jours, pour abrèger ses maux.
Le lache est suicide, & nos pas le héros.

Les sages sont imbus, de toute autre maxime :
Ils sçavent, en tout tems, prendre un essor sublime,
Au faîte des grandeurs, dans les abbaissemens,
Ils bravent, sans orgueil, tous les événemens.
Ils dédaignent, du sort, les caprices funestes.
Flegmatiques héros, philosophes modestes,
Ils tournent vers le ciel, & leur cœur, & leurs yeux.
Tels, des plus hauts rochers les sommets sourcilleux,
Dont la base, en un tems de tempête, est heurtée
Par les vents déchaînés, & la vague agitée,
S'élévent dans la nue, au regne des eclairs,
Et méprisent l'effort, & l'écume des mers.
Envain, pour écraser ces ames altières,
Les globes suspendus, tomberaint de leurs sphéres;
A ce spectacle affreux, l'homme juste sourrit,
La foudre frappera son corps, non son esprit.
La haute vertu croit, au sein de l'infortune;
Et la sagesse séme, une force oportune,
Dans les cœurs affligés, qu'amolissent les pleurs,
Que déchire le sort, que brisent les douleurs.
Ainsi, l'arbre qu'on taille, ou le champ qu'on silonne,
Portent des fruits plus beaux, & plus doux, que n'en donne
Une plante qu'épargne, ou le soc, ou l'acier,
Ou la serpe, ou la scie utile à l'espalier
Par de telles leçons, Louis dans cet orage,
Triomphe de lui même, éléve son courage,
Quand il est délaissé par l'univers entier,
Vendu par d'Orleans, trahi par Dumourier,
En bute à des fureurs, sans cesse ralumées;
Sans soutien, sans apui, sans trésors, sans armées,

Séparé de la Reine, éloigné de son fils,
Dans ce torrent de maux, Louis soutient Louis
Eprouvé, combattu, par le sort inflexible,
Triomphant il acquiert une trempe impassible.
On ne l'entendra pas, se plaindre, murmurer,
Il ne sçait que souffrir, aimer & pardonner.
S'il parle, chaque mot, est un mot de clémence
S'il écrit, chaque trait, ne peint que bienfaisance
Naguéres entouré, d'une brillante cour,
Il nous paraissait bon, & juste tour-a-tour.
On le peignait puissant, vertueux, magnifique,
Généreux, tendre, doux, complaisant, pacifique.
On croyait cet éloge exagéré, trompeur,
Ordinaires effets d'un langage flatteur.
Quand tout rit, la vertu, disions nous est facile.
Mais dans l'adversité, voir d'un regard tranquille,
La fureur des complots, la honte de ses fers,
Les amis devenus des ennemis pervers,
Chérir de vils sujets, encor qu'ils soint rébelles,
Mépriser des écrits les satires cruelles;
Ces grands traits d'héroisme élévent jusqu'aux cieux,
Louis, toujours héros, & toujours malheureux.
C'est dans les grands révers, qu'on connait l'homme sage.
Les malheurs font briller l'intrépide courage.
France! reconnais donc, tes vrais représentans;
De ta fécondité légitimes enfans.
Dois-tu donner ce nom, à ceux, que le parjure
Fait étouffer, en eux les lois de la nature?
L'horreur du genre-humain, Français dégénérés,
Du sàng qui les forma, bassement altérés?

Non, non c'est à coblents ; dans la plaine latine ;
A Londres, à Madrid, auprès de la Czarine,
Que sont les vrais Français. C'est sur les bords du Rhin,
Sur l'Arno, sur le Tibre, à Fribourg, à Turin.
De l'amour pour leur Roi, de la foi de leur péres,
Invincibles martyrs, victimes volontaires.
Leur noble loyauté, brille en tous les climats ;
Dans l'obscure retraite, & dans les grands combats.
Ils ne forment des vœux, ils n'exposent leur vie,
Que pour sauver Louis Pére de la Patrie.

Fin du dixiéme Chant.

CHANT ONZIÉME

Déesse ! qui guéris les chagrins, & l'amour !
Rivale de l'Empire, & de l'Astre du jour !
Sur ton Trône d'Ebéne, o nuit ! viens, dans tes ombres,
Envelopper la France, & ses provinces sombres.
Cache au moins, pour un tems, ces bourreaux, ces soldats,
Leurs échaffauds sanglans, leurs féroces combats.
Fais l'office pieux, de pacifique mére,
Et radoucis les cœurs, par ton calme ordinaire.
A l'heure, ou le soleil se perd, dans l'Horison,
Que l'humide rosée anime le Gazon,
Que le sommet glacé, de l'Alpe blanchissante,
Retient encor, du jour, une lueur mourante ;
Quand les flambeaux du soir, remplaceant le soleil,
Invitent les mortels, aux douceurs du sommeil ;
Tircis laisse son champ, & le soldat ses armes
La retraite s'opére, & chasse les alarmes.
Bientot tout disparait. On n'entend aucun Bruit,
Si non, l'eau des torrens, qui murmure, & s'enfuit.
Si, du nocturne oiseau, les cris se font entendre,
C'est pour parler, alors, de l'amour le plus tendre.
Sur le reste, Morphée étend ses noirs Pavots,
Et la nature entiére, entre dans le repos.
Ce Dieu tranquille, & doux, au milieu du silence,
Soumet, avec désordre, à sa mole puissance,
Et nos sens assoupis, & les songes menteurs
Fantastiques enfans, des légéres vapeurs.
Louis seul ne dort point, la parque meurtriére
L'empéche de fermer, son humide paupiére,

Son cœur est déchiré, de soucis dévorans,
Il sent gémir la Reine, & pleurer ses enfans.
En proye à la douleur, sans secours, & sans suite.
Ses deux fréres errans, & la noblesse en fuite,
Le triomphe insolent, des hommes factieux;
Tous ces objets d'accord, vont s'offrir, à ses yeux.
Tendre Epoux! Prince bon! Pére aimable, & sensible!
Ce qui se passe, en vous, est ce combat pénible,
Qui forme les grands cœurs, aggrandit les héros,
Et fait germer la gloire, au sein des plus grands maux.
Le courage consiste, à se vaincre soi-méme;
A mépriser ses fers, & le péril extrême;
A repousser la Haine, à servir des ingrats,
Et chérir l'ennemi, qui ne vous aime pas.
Tel est, de votre cœur, le triomphe sublime.
Vous aimez le méchant en abhorrant son crime.
Déja la Lune, en feu, circulant dans les airs,
Sur son char nébuleux, parcourait l'univers,
Quand le pieux Bourbon; pensif, & solitaire,
Levant les yeux à Dieu, lui fait cette priére:

Toi! dont le Trône inébranlable,
Brille, audessus des Chérubins!
Et dont la gloire inaltérable,
Lance, par tout, ses traits divins!
Arbitre de nos destinées!
Trancher le cours de nos années,
Devient un jeu de ton pouvoir;
Hélas! jette un regard propice
Sur un Roi, sans fiel, sans malice
Et victime, de son devoir.

De tes demeures éternelles,
Que ton Ange consolateur,
Vienne, de mes peines mortelles,
Abrèger le tems, & l'horreur.
Tu le sçais, mes mains innocentes,
Abhorrent les guerres sanglantes,
Qui pourraint retablir mes droits;
Viens, prends toi méme ma défense.
J'implore ta juste clémence.
Ma cause est la cause des Rois.
Contre moi, des Lions sauvages
Rugissent, en désespérés;
Et des monstres Antropophages,
Du sang royal, sont altérés.
Captif, entouré de ma chaine,
Comment échaper à leur haine,
Sans ton secours impérieux?
Seigneur! exauce ma priére.
Fais qu'ils soint, comme la poussiére,
Qu'enléve un vent impétueux.
Si les offenses des mes péres,
Doivent m'attirer ton courroux,
Grand Dieu! rends moi guerres pour guerres,
Frappe, je mérite tes coups.
Ton intéret juste, & suprême,
Me dépouillant du diadême,
Triomphe, sans me faire tort,
Mais ton amour, voyant mes larmes,
Ne brisera-t-il pas les armes,
Prêtes à me donner la mort?

Voudrais tu renverser mon trône ?
Puissant protecteur de Clovis !
Voyant ton Christ, & ma personne,
Par un même intèret unis ?
Ma Couronue ; & ton Sanctuaire,
Sont sous le pouvoir arbitraire,
D'un Sénat rébelle, & cruel ;
Mon sceptre, est dans les mains du crime,
Et, tu ne vois plus ta victime,
Offrir son sang sur ton autel.
Cependant, ton Glaive de flamme,
Jusqu'à la mouelle de mes os,
Me pénétrant, perce mon ame
Et ne lui laisse aucun repos.
Envain, soumis à ta justice,
J'offre à ton cœur, en sacrifice,
Ma solitude, & mes malheurs,
Je sens ta céleste vengeance,
Me ravir la douce espérance,
De voir sécher mes tristes pleurs.
Ecoute ce que le barbare,
Blasphême, contre ta raison,
Et ce que, du fonds du Tartare,
Le méchant dit, dans sa prison :
„ Voila le Dieu, dont la promesse,
„ Séduit, & trompe la sagesse,
„ De ses pieux adorateurs ;
„ Et l'oreille de sa clémence,
„ N'entend, qu'avec indifférence,
„ L'écho plaintif de leurs clameurs.

Léve toi, donc, Dieu des Armées !
Confonds leurs desseins odieux.
Lance tes fléches enflammées,
Contre ces Titans orgueilleux.
Qu'ils rentrent au fonds des abimes,
Ces monstres, fruit de tous les crimes,
Fais reverdir nos lys mourans.
Rassemble, au tour de ma couronne,
Les précieux débris du trône,
Qu'avaint dissipé nos tirans.
A peine at-il parlé, qu'un doux ravissement,
Le prive de la voix, & de tout mouvement.
Son ame est absorbée, & son corps immobile.
On voit ses sens, plongés dans un sommeil tranquille.
Dans cet Etat d'extase, & de transport divin;
O merveille! O terreur? une céleste main,
L'enléve tout-à-coup, sur un char de lumiére.
Et, comme un autre Elie, il dépasse la terre,
Dans sa course il franchit les campagnes des airs,
Pour voler, audessus du trône des éclairs.
Là, par un autre charme, & sans ombre, & sans voile
Cet immense univers à ses yeux se dévoile.
Sur le ceintre des Cieux, il porte ses regards;
Voit ces globes de feu, dans le grand vuide épars,
Que la nature mit en d'égales balances,
Pour s'attirer l'un l'autre, à raison des distances.
Affin qu'à tout mortel, ces mutuels efforts,
Ces tourbillons errans, ces marches, ces rapports,
Annonçassent, d'un Dieu, la Grandeur, l'Excellence,
La gloire de son nom, sa terreur, sa clémence.

Ce grand tout arrondi, contenant, dans l'Æther,
Tant de mondes flottans, qui tracent dans la mer,
Des sillons infinis, enfans de la lumiére,
A son œil enchanté, n'offre aucunne barriére.
Son esprit attentif, se perd, & se confond,
En voyant leur auteur, si riche, & si fécond.
Il voit le vaste champ, ou les vents en colére,
Déchainés par Æole, entre eux se font la guerre.
Comment ces corps subtils, renversent les palais,
Bouleversent les mers, font courber les forets.
Comment leur souffle agite & presse les nuages,
Pour attirer sur nous, la foudre, & les orages.
Il admire en secret les rayons réfléchis
Divisés en couleurs, sans cesser d'être unis.
Sans peine, il reconnait les causes établies,
Pour arroser les champs, les jardins, les prairies.
Ce qui forme l'Iris, la neige, & les glaçons,
Et la gréle funeste aux vignes, aux moissons.
Il voit croitre à ses pieds, les volcans, les tempêtes,
Et les exhalaisons, d'ou naissent les comêtes.
Il distingue, du Ciel, les scintillations,
Les phases de la Lune, & ses vibrations,
Son vol mystérieux, ses obscurs phénomênes,
Qui rendent, des Neutons, les régles incertaines.
Son œil commande au loin, vers l'auguste flambeau,
Ce globe, chaque jour, lançant un feu nouveau.
Cet astre, dont les yeux, donnent l'ame aux Planêtes,
Au tonnerre, aux grands corps, qui roulent sur nos têtes.
Ce Géant, dont le souffle, écarte les vapeurs,
Et dont le pied brulant, éparpille les fleurs.

Toujours inaltérable, immobile en son siége,
Attirant vers son cœur, ce lumineux cortége
De flambeaux permanents, si nombreux, si divers,
Qui tournent sur leur axe, en ces vastes déserts.
La terre, comme un point ou comme un foible atome,
Objet d'ambition, tourment chéri de l'homme,
N'existe presque pas, dans l'enceinte des cieux.
Ce n'est qu'un corps obscur imperceptible aux yeux;
Un grain en équilibre, au milieu du fluide,
Qui se perd, en tournant dans cet immense vuide.
L'éclat de tous ces feux, étonnent moins Bourbon,
Que des foibles mortels, l'aveugle illusion.
Et contemplant, d'en haut, ces montagnes, ces plaines.
Voila donc, le foyer, des passions humaines.
Voila, dit-il, ce point, centre des vanités;
Théatre des fureurs, & des rapacités.
Faut-il que notre cœur se borne à cette masse?
Et fixe ses désirs, dans cet étroit espace?
Faut-il, pour en gagner quelques foibles débris,
Répandre tant de sang, former tant de partis?
Superbes potentats! monarques de la terre!
Ici, que n'êtes vous, audessus du tonnerre?
Pour juger sainement, des vœux ambitieux,
Qu'enfante votre cœur, dans ces terrestres lieux.
Ce globe est-il donc fait, pour des ames célestes?
Hélas! la roue y méne à des révers funestes.
A ces mots, un soupir sort du fonds de son cœur,
Il se tait; et voila qu'un Ange conducteur,
Jusqu'alors, à ses yeux, caché dans un nuage,
Perce l'air, montre un corps, des ailes, un visage.

De son plumage d'or, de son front, de ses yeux,
S'élancent des rayons, doux, & majestueux.
Son air, son port, sont ceux d'une jeunesse heureuse,
Qui garde tous les traits d'une enfance douteuse.
Sa robe, par le fonds, se retrousse, & son bord,
Forme des plis serrés, par une agraffe d'or.
Ses cheveux ondoyans, flottent sur ses épaules.
Ses coturnes noués avec des banderoles,
Montent jusqu'aux genoux. Ses bras sont demi nuds.
Sa beauté, son maintien, & ses traits ingénus,
D'un Archange Divin, annoncent la présence.
Génie intercesseur, Egide de la France,
Protecteur de ses Rois, deffenseur de ses lys,
Avant que les Français, n'eussent, contre Louis
Follement attenté. Mais leur crime funeste,
L'a forcé de rentrer, dans l'Empire céleste.
Il n'est plus dans leurs murs, dans leurs ports, sur leurs mers;
Pouvait-il habiter un pays si pervers?
Louis mérite seul, qu'il vienne le conduire,
Animer son grand cœur, le consoler, l'instruire.
Auguste Roi! dit-il, d'un ton plein de respect,
J'étais, quoiqu'invisible, à votre obscur aspect,
Témoin de cette ardeur, qui brulait dans votre ame,
De vos pleurs, de vos cris, de l'amourense flamme,
Qui, comme un doux encens, ont pénétré les cieux.
Laissez leur le souci de vos jours, de vos vœux.
Mon nom est Uriel. Un de mes ministéres,
Est d'offrir au seigneur, les royales priéres.
Je connais le passé, le présent, l'avenir.
Ces astres si brillans, doivent, un jour, finir.

Dieu seul, & les esprits, faits à sa ressemblance,
Ont l'immortalité. Je vois, dans son essence,
Comme dans un miroir, qui nous peint les objets,
Ses œuvres, ses desseins, ses plus profonds secrets.
Il dit; & le Héros avec l'Ange son guide,
Sur des ailes de feu, tous deux, d'un pas rapide,
Volent au firmament. Cet éclatant contour,
Charme, étonne Louis, l'éblouit tour-a-tour.
Il admire ces feux, ce cristal, ces étoiles,
Que les temps n'ont, jamais, couvert de sombres voiles,
C'est là qu'encore aveugle, & superstitieux,
Le Romain éleva ses Césars & ses Dieux.
Par un même motif, la Gréce fastueuse,
Jugea d'en faire, aux siens, une demeure heureuse.
Et profanant le ciel, elle y mit ses héros,
Auxquels elle assigna cet éternel repos.
Hercule avec sa masse, Andromède, Persée,
Les Nimphes de Saxos, Jule, l'Ourse, Céphée,
Cygne, Orion, Cécrops, Rois dans ces régions,
Y regnent, sous le nom, de constellations.
Leur trone est un amas, d'étoiles réunies;
Tel, qu'un siége doré, couvert de pierreries.
Il ne se lassait point, de trainer ses regards,
Dans ces signes brillans; sur ces flambeaux épars,
Qui marquent les saisons, divisent les années;
Quand l'Ange dit: Dieu seul, régle nos destinées.
La naissance, & la mort des Princes, des sujets,
Les révers, le bonheur, & la guerre, & la paix,
Dans les Astres, jamais, n'ont eu leur origine.
Leur Principe est en Dieu. Sa volonté divine,

Unissant son concours, à notre liberté,
Conduit tout, librement, & sans fatalité.
Il dit au firmament, d'annoncer sa puissance,
Et non d'avoir, sur l'homme, une obscure influence
L'ame ce feu divin brille après le trépas,
Sous l'ombre de la tombe, & ne s'éclipse pas.
Elle est toute céleste, & de notre nature,
Fille de l'Eternel; substance vive & pure.
Il dit: & sous leurs pieds, un gouffre s'est ouvert
L'empire de la mort, à leurs yeux, s'est offert.
Séjour infect, profond, plein de pâles ténébres.
Tapissé de tombeaux, & d'emblémes funébres.
Gouffre immense, ou tout vole, & se plonge, & périt.
Gouffre, qui ne rend rien, de ce qu'il engloutit.
Théatre affreux de pleurs, & de scénes sanglantes.
Triste abime des morts, & des ombres errantes.
Sur un char triomphant, que trainent après eux,
D'un pas sur, & tardif, quatre spectres hideux,
Est un Squéléte Roi, siégeant sur un grand trône.
Son crane maigre, & chauve, , est ceint d'une couronne.
Au lieu de sceptre, il porte une horloge á la main,
Cachant l'heure derniére, au triste genre humain.
Les trois cruelles sœurs, devant lui, sont assises;
Aux rigoureux destins, uniquement soumises.
Dans cet abime noir, & voisin des enfers,
Tout succombe, & s'y rend, par cent chemins divers.
Et tel est le destin, de ces passages sombres,
Qu'on ne revient jamais, de l'empire des ombres.
Dans un Antre obscurci, par de tristes Ciprès,
La fatale Navéte y tisse, tout exprès,

Légére dans sa course, & les pâles Suaires,
Et les Crépes pleureurs, & les Draps funéraires.
D'autres bras, pleins de force, aprétent un Cercueil,
Aux sages, au beau sexe, à l'esclave, à l'orgueil.
Là, sont ces Basilics, dont la perçante vue,
Par sa subtilitè, frappe, pénétre, tue.
Seulement on entend la Chouéte, & les cris
Des Serpents, des Corbeaux, de la Chauve-souris,
Du triste Chat-huant, du Hibou solitaire,
Offusqué par le jour, dont-il fuit la lumiére.
Sur ces arides bords, les arbres, & les fleurs,
Languissent, dans la nuit, sans beauté, sans couleurs.
Le fruit meurt, en naissant. Une éternelle glace
En arrête la séve. On n'y fait nulle grace.
On n'y voit nul Himen; on'ny sent nul plaisir,
Ni, jamais, du printems, le plus légér zéphir.
Seulement, quand la mort, de son pouvoir sauvage,
Veut étaler la pompe, & le sombre assemblage:
Des simulacres noirs, des Squélétes mouvans,
Promènent, à l'entour des débris d'ossemens,
Un funeste Eténdard, dont les lugubres armes,
Sont une faulx, en pal, au champ semé de larmes.
Vêtu d'un Crèpe obscur, un cadavre ambulant,
Par son ordre, monté sur un Dragon volant,
Annonce aux autres morts, au son de la trompéte,
De quelque Roi fameux, la nouvelle conquéte.
A sa suite, l'on voit la crainte, la douleur,
La tristesse en silence, & la froide langueur,
L'horrible désespoir, les soucis, la détresse,
Redoutables enfans, de la pâle Déesse.

A sa solde, elle tient tous les genres de maux.
La flamme, le poison, le fer, les échaffauds,
Les naufrages des mers, les volcans, le tonnerre
Les vents pestilentiels, les fléaux de la guerre,
Les excés des plaisirs, & des maitres de l'art,
Les Charlatans essais, le prestige, & l'écart
Souvent, avec lenteur, elle arrache la vie.
D'autres fois, tout-à-coup, on se la voit ravie.
Tantot, c'est l'avorton, qu'elle met au tombeau.
Et tantot, c'est l'enfant, qu'elle étouffe au berceau.
Quelque fois, flétrissant la beauté, la jeunesse,
Elle les précipite, en barbare, en tigresse,
Dans l'éternel oubli du ténébreux Manoir.
Mais toujours, du viellard, elle trompe l'espoir.
Car, quand il pése l'or, qu'il compte sur son age,
Charon lui fait passer, le Stygien rivage;
Comme les élémens, par l'ordre du destin,
Entre eux, se font la guerre, & suivent leur instinct.
L'œil jaloux de la mort, s'offense de la vie.
Contre elle, elle vomit les serpens de l'envie.
Souvent, c'est sous un voile, & d'autres fois sans fard,
Qu'elle étend ses filets, qu'elle épuise son art,
Ici, c'est le stilet, lá le poison perfide,
Qui creusent des tombeaux, d'une main homicide.
Louis fixe sa vue; il voit là renversés,
Des cadavres humains, péle-et-méle entassés.
Un mélange de Rois, de soldats, & de femmes,
Des nobles confondus avec des gens infames.
Des laches, des Héros, des Péres, des Tirans.
Des Césars opresseurs, des Princes bienfaisans.

Le Sénateur Romain, l'Ephore de Carthage,
Redoutables rivaux, par leurs lois, leur courage,
Ainsi que leurs Minos, leurs sçavans, & leurs Dieux,
Egaux, & confondus, gissent tous dans ces lieux.
Le célebre vainqueur de la Perse, & du Gange,
De ses membres éteints, présente le mélange.
Voila le corps glacé du fameux Sésostris,
A coté de Ninus, par la Parque surpris.
Tisbé perçant son cœur, sur l'amoureux Pirame;
Victimes, tous les deux, d'une imprudente flamme.
Plus loin est Lucullus, & l'austére Caton,
Près des flancs de Pompée, & de Jules second.
Et toi, célébre Reine! o belle Cléopatre!
Aux pieds de ton amant, le trépas vient t'abbatre.
Là, les corps décrépits, tombent en vétusté;
Ici d'une jeune époux, le sépulcre est creusé.
Envain, les pleurs voudraint, le rendre à la lumiére;
De sa béche, la mort, le couvre de poussiére.
Dans ces sombres Etats, le monstre impérieux,
Foule, sous son timon, les jeunes, & les vieux.
Les esclaves, les grands, les fous, comme les sages,
Pourrissent dans ses champs, ou dans ses Sarcophages.
C'est là, qu'en conquérant, il montre réunis,
Les Princes divisés les fréres ennemis.
Là, ses bras desséchés, forment des tas bisarres,
De Piques, de Mousquets, de Casques, de Thiares.
Ils mettent, en faisseaux, les Haches, les Poignards,
Les écus, les carquois, les guerriers étendards,
Et dressent des monceaux de cadavres livides,
De débris, de cercueils, & d'ossements arides

Simboles affligeants, de pleurs, & de regrets.
De son doigt, il écrit sur un Bois de Ciprés,
De ses illustres morts, les chiffres mortuaires,
Les Titres, les Blasons, les armes de leurs Péres.
Foible orgueil! quand la mort rend les hommes égaux.
Sa main moissonne tout; tout tombe sous sa faulx.
Ainsi, dans la prairie, à l'heure, ou la Rosée,
Mouille, des tendres fleurs, la Tige encor dressée,
Le Faucheur attentif, à conduire le fer,
Tranche le foin grainé, comme le gazon verd.
Sans égard, sans pitié, n'épargne aucune plante,
Le beau Lys, l'humble Thim, la superbe Amaranthe.
La parque impartiale, égalise tout rang,
Confond tous les degrés, de fortune, & de sang,
Le mérite, l'honneur, la science profonde,
S'éclipsent, sous sa main, comme un Rayon sur l'onde.
Ces champs couverts de morts, de vaincus, de vainqueurs,
Tourmentent les esprits; glacent d'effroi, les cœurs.
Mais, envain les mortels maudissent sa vitesse,
Envain, redoutent-ils le moment qui les présse;
Ils ont beau l'éviter, la mort court après eux,
L'irréparable sort de tant d'hommes fameux,
Les attend; & déja, je les vois, dans la poudre,
A l'instant ou je parle, accablés de sa foudre.
Cette divinité, l'effroi de tout mortel,
Assise, en ce moment, sur son terrible autel,
Contemplait à loisir, ces victimes célébres,
Ces triomphes nombreux, ces théatres funébres,
Quand son œil aperçut le voyageur nouveau.
Soudain, elle le fixe, & lui montre un tombeau

Trois fois, Louis palit, à ces présages sombres ;
Mais, comme le soleil, lutte contre les ombres,
Et repousse la nuit, audela des deux mers,
Trois fois, aussi son cœur, à ce signe pervers,
Combatant sa foiblesse, animant son courage,
Vainquit, & méprisa cet importun ombrage.
Que doit craindre, dit-il, un Roi juste, & pieux ?
Quand, il impose au vice, un frein impérieux?
Quand, d'indignes remords, ne troublent point son ame ?
Qu'il n'aime, & ne nourrit, qu'une innocente flamme ?
Vainement, il verrait l'un & l'autre univers,
Crouler sous ses genoux, jusqu'au fonds des enfers,
La foudre le frapper, de ses fléches perfides,
Ses peuples, lui montrer des poignards régicides ;
Sa constante vertu, ne s'en étonne pas.
Il dédaigne le feu, le fer, & le trépas.
Il affronte les traits, d'une fortune inique,
La tempête, & les cris, d'un peuple fanatique.
S'il cherche, à prolonger des momens incertains,
C'est pour les immoler, au bonheur des humains ;
Il ne vit que pour eux ; & sa plus grande envie,
Ses plus chers intérets, les douceurs de sa vie,
Sont d'être bienfaisant, même envers les ingrats ;
Et de chérir, encor, ceux qui ne l'aiment pas.
Il aurait poursuivi ; mais le guide céleste,
Lisant, dans son discours, un avenir funeste,
Le presse, le détourne, & par un simple effort,
Son doigt fait éclipser le regne de la mort.

Fin du onziéme Chant.

CHANT DOUZIÉME

Dans l'espace des cieux, de miracle, en miracle,
Passant rapidement, le célèbre spectacle
Des siécles écoulés, se déploye, & Louis
Voit, comme un Dieu, s'offrir à ses yeux éblouis
Le Tems, qui sur un globe, établit son Empire,
Pour dominer, en Roi, sur tout ce qui respire.
Les mois, les jours, les nuits, les siécles, & les ans,
Volages, comme lui, sont ses nombreux enfans.
A l'heure, ou dans son sein, Dieu conçut la nature,
Qu'il féconda la terre, & la lumiére pure,
Alors, le Tems naquit, entrainant, dans son cours,
Le matin, & le soir, les heures, & les jours.
Comme les éclairs vont, du midi jusqu'à l'Ourse,
Ainsi, dès sa naissance, il commença sa course;
Et sans attendre l'homme, impuissant, isolé,
Il veut atteindre, il vole, après l'éternité.
Sous ses pas, les Cités, les Royaumes périssent.
Leur faste, leur orgueil, leurs intrigues finissent.
Le compas à la main, par de courts mouvements,
Il limite les jours, les heures, les moments.
Les Regnes les plus longs, n'ont qu'un petit espace;
A son gré, de son souffle, il en détruit la trace.
Voyez, dit Uriel, ces peuples, ces héros,
Par lui, précipités, dans la nuit du cahos.
Les Empires déchus, le Sceptres, les Couronnes,
Les Regnes, les Etats, les Monarques, leurs Trônes,
Renversés l'un sur l'autre, ainsi qu'un grand amas,
De Pierres, de débris, tombés avec fracas.

Reconnaissez les traits, des Princes, des grands Hommes,
Dont la force conquit, tant d'états, de Royaumes.
L'Assirien, l'Hébreu, le Grec, & le Romain,
Le Méde, le Persan, le Goth, le Sarrasin.
Devant eux l'univers, est réduit au silence.
Mais le Tems, d'un clin d'œil, détruit leur existence.
Ainsi, qu'un prompt éclair, ils se sont éclipsés.
Les gouffres éternels les tiennent absorbés.
Là sont ensévelis, Philippe, & Mégasténes;
Redoutables vainqueurs, des plages Indiennes,
Aristote, à leur droite, écrit des documens,
Consumés par les vers, & la rouille du Tems.
Minos est auprès d'eux, tenant l'Urne fatale,
Près d'Euridice Orphée, Hercule aux pieds d'Omphale.
La Sibile, au teint pâle, á l'œil livide, & creux
Au fonds d'un Antre, écrit les oracles des Cieux.
Amphitrion parait. Le charme de sa Lyre
Veut animér le marbre, & le marbre réspire.
Thébes, se forme, & nait, de ce son enchanteur.
S'accroit, viellit, reçoit un germe destructeur.
Voila Sémiramis, enchainant la victoire;
Il ne lui reste plus, qu'un vain titre de gloire.
Elle égala les dieux, par sa célébrité.
Mais le Tems use tout; valeur, force, beauté.
La mer tient, sous ses flots, mille isles inconnues.
La terre, dans son sein, mille villes perdues.
D'Athénes, de Memphis, de Babilonne, & Tyr,
On n'a, de leur grandeur, qu'un obscur souvenir.
Pour toi, fiére Illion! dont la superbe tête,
Pendant dix ans entiers, conjura la tempête,

Tes palais, à la fin croulent, de toutes parts,
Et la flamme détruit, tes tours, & tes remparts.
Envain, le vieux Priam, contre le fils d'Atrée,
Combat avec Hector; ta défaite est gravée,
Sur un marbre glacé, portant cet écriteau:
„ Ici fut Illion. La cendre est son tombeau. „
Au loin; le Tems parait, sur son aile rapide,
Emporter & plonger, dans son cahos avide,
Parménide, Bias, Héraclite, Zénon,
Le Chinois philosophe, & le divin Platon,
Les Rois, les conquérans, les grands foudres de guerre,
Qui furent, ou l'exemple, ou l'horreur de la terre.
Le coup d'œil s'étendait, quand Bourbon tout pensif,
Portait, sur un des Rois, un regard attentif.
Messager du Trez-haut! céleste intelligence!
Qui voyez tout, dit-il, dans la Divine Essence,
Parmi tant de mortels, dont triomphe le Temps,
Entre autres, un héros a ravi tous mes sens.
Son air majestueux, son port, sa haute taille,
Son arc, son baudrier, sa riche cotte-maille
Et sur tout, de son front, les graces, l'air sérein,
Ont porté, dans mon cœur, un mouvement divin.
Sous ces dehors vainqueurs, une force inconnue,
A transporté d'amour, mon ame prévenue.
Aprenez moi son nom, son sort, quel peuple heureux,
Eprouva les bienfaits, de ce Roi généreux?
Autant, dit Uriel, par sa hauteur énorme,
Le Cédre du Liban, est audessus de l'Orme.
Autant Codrus surpasse, en magnanimité
Les Princes de nos jours, & de l'antiquité.

D'un regne florissant, il mania les rennes ;
Orna, chérit, son peuple, & la gloire d'Athénes,
Les jours qu'il consumait, en désirs superflus,
Sans servir ses sujets, il les comptait perdus.
Quelque jour, d'un Bourbon, il doit être le guide.
Le char du Tems a beau, sur son axe rapide,
Emporter ses états. Sa mort, son nom, ses faits,
Vivront dans tous les cœurs, sensibles aux bienfaits.
Codrus qui meurt ainsi, par un trait de grand-ame,
Pour soustraire les siens, à la mort, à la flamme,
Réveille dans Louis, le désir violent,
De mourir pour sauver son état chancelant.
Un si noble motif eut, pour lui, mille charmes.
Deux fois, il s'efforça de retenir ses larmes ;
Et deux fois, de ses yeux, échapérent des pleurs :
Ces pleurs, qui pour son ame, avaint tant de douceurs.
Il fixe ce bon Roi. Long-temps, il le contemple.
Heureux, dit-il, celui qui peut, à ton exemple,
Délivrer son pays, au dépends de son sang ;
Sans provoquer un crime, & sans blesser son rang !
Si, des changeans Français, l'infidelle caprice.
Exigeait de mes jours, un pareil sacrifice,
Pour être plus heureux, jusqu'au bord du tombeau,
Victime bienfaisante, & plein d'un feu nouveau,
Oui je les chérirais. M'otant, ainsi, la vie,
Je plaindrais leur aveugle & barbare folie ;
Mais, en mourant, j'aurais ce doux & tendre espoir,
Qu'un jour, désabusés, rentrant dans leur devoir,
Pour réparer les torts, d'un régicide outrage,
Changeant d'opinion, de mœurs, & de langage ;

Ils viendraint arroser ma tombe, de leurs pleurs,
En baiser la surface, & la couvrir de fleurs.
Sur un sort incertain, jettons un voile sombre,
L'avenir, aux humains, est un mistére, un ombre,
Dit Uriel : portez vos regards curieux,
Sur ces autres objets, retracés dans ces lieux.
Là parait renversé l'innocent Hipolite,
Qu'entrainent des coursiers, dans leur rapide fuite,
Sur les débris d'un char, à travers des rochers,
Que rougissent, hélas! ses membres écorchés.
La sensible Aricie, inconsolable amante,
De ce corps déchiré, suit la trace sanglante;
Et Phédre abandonée, à de tardifs remords,
Cherche à désabuser, par d'autres vrais rapports,
Son trop crédule époux. Là, le bras d'une femme,
Délivre son pays, du fer, & de la flamme
Aux murs de Bétulie. Ici, Léonidas,
Armé pour sa Patrie, avec trois cents soldats,
Comme lui valeureux, en terrasse vingt-mille;
Et meurent, tous ensemble, au pas de Thermopile.
Miltiade triomphe, aux champs de Maraton.
Cirus, de Babilone, extermine le nom.
Par de sages conseils, auprès de Salamine,
De Xerxés, Témistocle opére la ruine.
Témistocle, qu'on vit, pour prix de ses travaux,
Tour-à-tour, le jouet, de deux destins rivaux.
Couronné par l'honneur, pousuivi par l'envie;
Exilé de la Grèce; accueilli dans l'Asie.
Il pardonna, chérit ses citoyens ingrats;
Et refusa, contre eux, l'arme des potentats.

Là parait, de Brutus, la Pique Vengeresse ;
Le bucher de Didon, le glaive de Lucrèce ;
Et Virginie, en sang, sur un profane autel,
Immolée à l'honneur, par le bras paternel.
Pindare, Anacréon, prémiers chantres liriques.
Homére, célébrant les exploits heroïques ;
L'amour, & les combats des Dieux, & des guerriers,
Sont là muets, converts d'inutiles lauriers.
Virgile, qui, tantot chantait, sous sa muséte,
Les plaisirs des Bergers, tantot, de sa trompéte,
Faisait bruire les sons ; peignant, sous cent couleurs,
Les naufrages, l'amour, les guerriéres fureurs,
Virgile est dans la poudre, et les muses plaintives
Sont encor, dans le deuil, sur les Latines rives.
Ainsi, tombe sans vie, atteint d'un plomb bouillant,
L'oiseau mélodieux, qui charme par son chant.
Il expire, & l'on sent sa triste, & longue absence,
Couvrir l'ombre des bois, d'un lugubre silence.
Horace, dont le vol s'éléve, jusqu'aux cieux ;
Sublime, gai, poli, satirique, amoureux.
L'éloquent Cicéron, l'attrayant Démosthénes ;
L'un, l'ame des Romains ; & l'autre l'œil d'Athénes.
Amis de la vertu ; fléaux des opresseurs,
Triomphant des esprits, électrisant les cœurs.
L'innocent Epictéte, écrivant dans les chaines.
Sénéque, & Traséas, dont on ouvre les veines.
Pitagore, qui donne un nouvel être, aux morts.
L'éternel Epicure, à qui tout parait corps.
Sophocle, avec Sapho, Perse, Echille, Euripide,
Catulle, Juvénal, Lucain, le Tasse, Ovide.

Le sublime Corneille, & Racine, & Boileau,
Voltaire, Crébillon, Métastase, Rousseau.
Décartes, recherchant des vérités obscures.
Neuton fixant aux corps, des Loix qu'il a cru sures.
Copernic, circulant tout-au-tour du soleil;
Tous, enfin sont plongés dans l'éternel sommeil.
Dans un pâle lointain, d'autres Héros célébres,
Semblent vouloir sortir, de leurs sombres ténébres.
Ils n'ont plus tant d'éclat. Leurs traits sont altérés.
L'irréparable Tems, les a défigurés.
On les voit, néamoins, couverts de leur armure.
A travers les clartés d'une lumiére obscure.
Habile, & courageux, Annibal le prémier,
S'y voit, le casque en tête, en main son bouclier.
De sa ceinture, pend la redoutable épée,
Que, dans le sang Romain, souvent avait trempée,
L'implacable Amilcar. Ce guerrier, en mourant,
En décora son fils, & lui dit en pleurant:
Reste d'un sang fameux! seul espoir de Carthage!
De ma haine héritier, comme de mon courage!
Jure sur cette épée, & promets, que ta main,
Ne l'abandonnera, que le dernier Romain,
N'aille, dans le Tartare, en tombant, satisfaire
Par sa mort, & son sang, le courroux de ton pére.
Sur ces monts, dont Hercule, à frayé le chemin,
Annibal vole, & passe, & l'Alpe, & l'Appennin;
Attaque, fait frémir la puissance Romaine;
Marche, frappe, triomphe au Lac de Trasiméne.
A sa suite, je vois Torquatus, Cassius,
Cinna, Déce, Cimber, Camille, Fabius.

Deffenseurs de leurs Lois, Péres de leur patrie,
A la quelle, ils vouaint leurs enfans, & leur vie.
Ennemis des Tyrans, & des Cartaginois;
Et par leur héroisme, égalant les grands Rois.
L'Inde, la Bactriane, & le Gange, & l'Euphrate,
Succombent, sous les coups, du fougueux Mitridate.
Voila les deux Gracchus, Marius, & Silla,
Fléaux de leur pays; Modéles d'Attila.
Le plus grand des Césars, dont la vaillante épée,
Dispute l'univers, au jeune, & fier Pompée.
Au combat de Pharsale, ils èpuisent leur art.
Le sage, est pour Pompée, & le Ciel pour César.
Au milieu d'eux, parait la Reine Zénobie,
Comme un superbe Lys, dont la Tige fleurie,
Eclipse la beauté, surpasse la blancheur,
Des trésors, que produit un parterre enchanteur.
Elle sçut réunir la force, & la sagesse,
La gloire, & la pudeur, le génie, & l'adresse.
C'est une autre Clorinde, au milieu des combats,
Qui devient le modéle, & l'effroi des soldats.
Son glaive foudroyant protége son Empire;
L'accroit, l'orne, & soutient le Trône de Palmire.
Amazone terrible; elle montre l'ardeur,
D'un général habile, & d'un héros vainqueur.
Mais, tout à son tombeau. Zénobie, & sa gloire,
Ses graces, sa grandeur, ses exploits, sa mémoire,
Sont plongés, pour toujours, dans l'abime du Tems.
Ce Dieu moisonne tout, vertus, vices, talents.
Bélisaire la suit; ce sage, ce grand-homme;
La terreur du barbare, & le sauveur de Rome.

Proscrit, & couronné par son propre pays ;
Chéri, de la fortune, & tour-a-tour haï.
Du faîte des honneurs, du sein de l'opulence,
Il passe, en un moment, dans l'état d'indigence.
Et celui, que l'on vit, au Sénat, tant de fois,
Conduire la victoire, enchainer tant de Rois,
Dans les places, s'écrie, étalant sa misére,
„ Romains ! faites l'aumone, au pauvre Bélisaire. „
Il ne murmura pas, de se voir abbattu.
Son ame ne connut, que la noble vertu.
A l'un, & l'autre sort, se montrant insensible,
Il fut, toujours, égal, philosophe, paisible.
Dans un désert obscur, loin du faste des cours,
Il chercha son repos ; & trouva d'heureux jours.
Là, tranquille, au milieu des champêtres asiles,
Son cœur étoit exempt de soucis inutiles.
De leurs rustiques toits, de leurs antres profonds,
Les Bergers innocens, allaint, de ses leçons,
Dans sa grote mousseuse, entendre la sagesse.
A ses pieds, ils venaint soulager leur détresse.
Ils ne l'entendaint point, par des discours aigris,
Se plaindre, ni noircir ses jaloux ennemis.
Justinien est bon, disait-il, il est pére ;
Et, de ses faux amis, il croit l'ame sincére ;
Tandisque, sous un Masque, avec art aprêté,
Ils sçavent plaire & nuire, avec sécurite.
Soit aveugle clémence, ou foiblesse excessive ;
Ou, d'un naturel doux, la trempe trop passive,
Il ne goute, il ne voit, d'autres mœurs, d'autres yeux,
Qne ceux di Timocrate, esprit fallacieux ;

Son astuce, & l'accès, auprès de sa personne,
Meditent la ruine, & du culte, & du Trône.
Tous les jours, de son maitre, embrassant les genoux,
Ce ministre rampant, pour mieux cacher ses coups,
Par de secrets détours, pénétre s'insinue,
Pour surprendre, & tromper l'innocence ingénue.
L'hipocrite feindra, la gloire de l'état;
Affin de décorer, quelque heureux scélérat;
Et s'envelopera du voile politique,
D'habile financier, de zélé Monarchique,
Pour usurper les biens, de la Réligion,
Et changer, de l'état, la Constitution.
Déja, dans le Sénat, & dans chaque Province,
Des mécontens séduits, s'arment contre leur Prince.
Contre ce Prince, hélas! généreux à l'excès;
Tendre, juste, pieux, prodigue de bienfaits;
Envers ce même peuple, autrefois si fidelle,
Et devenu, naguére, à sa voix, si rébelle.
Un seul monstre a t-il pu, sitot empoisoner,
Des esprits, & des cœurs, qui ne sçavaint qu'aimer!
Ce n'est point le dépit, la haine, ni l'envie,
Qui me font déchainer, contre la perfidie.
Loin de moi, de la cour, les malignes faveurs;
Les charmes séduisans, les volages honneurs.
Je goute un bien plus cher, sur ce tas de verdure,
La douce Liberté, fille de la nature.
Là, le front dégagé, du poids de mes lauriers,
Et le cœur affranchi, des embarras guerriers,
Je vis de végétaux, cueillis dans cette plaine,
Réunis au cristal, d'une claire fontaine.

Loin des forfaits, commis avec urbanité ;
Protégé par le Ciel, & par ma pauvreté.
Dieu puissant! guide moi, mon sort est ton ouvrage.
Je bénirai ta main, qui me donne, en partage,
De jouir de moi même, exempt de cet écueil,
Qu'attirent les grandeurs, & le jaloux orgueil.
A ces perfides traits, qui pourrait méconnoitre
L'astucieux Néker, ce faux ami, ce traitre?
Dit Louis. Le Tartare, au milieu des Français,
Le vomit, pour nous perdre, avec plus de succès.
L'hipocrite, abusa de ma condescendance ;
De ma noble franchise, & de ma bienfaisance,
Affin, que sous l'appas, du public intéret,
Il put creuser, sans peine, un abime secret,
Sous les marches du Trône, & désoler la France,
En lui substituant, l'Anarchique insolence.
Va, triomphe, Méchant! de ma facilité ;
Mais, redoute du Ciel, le courroux irrité.
Vois le sang innocent, dont tu fus homicide,
Quand tu plaças mon sceau, sur ton écrit perfide.
Il coule, à gros bouillons dans les deux univers.
Les fleuves en sont teints, les champs en sont couverts.
Entends les sons plaintifs, de mon fils, de ma fille.
Vois les pleurs de la France, & de chaque famille.
Encore, ce seraint de tolérables maux,
Si ces larmes, ce sang suffisaint aux bourreaux,
Mais le fer... il allait en dire d'avantage ;
Quand l'Ange romp ainsi, ce funeste présage.
Prince! laissez au Ciel, le droit de préjuger.
A force de bienfaits, un Roi doit se venger.

L'arbitre des humains, conduit nos destinées.
Vos moments sont comptés, ainsi que vos années.
Les dons de la fortune, & ses facheux révers,
Qui doivent affliger, ou plaire, à l'univers,
Sont réglés par son ordre, agréable, ou sévére.
Ses décrets sont cachés, sous l'ombre du mistére.
A ces mots, il saisit un seul de ses cheveux,
Il l'entraine, & lui fait parcourir d'autres cieux.
Les rayons du soleil, les éclairs dans leur course,
L'Aquilon qui fend l'air, du midi jusqu'à l'ourse,
Le plomb, qui sort du bronze, avec rapidité,
Ne montrérent, jamais, tant de vélocité.
Là, comme par un charme, ainsi qu'en un optique,
Vient vivement s'offrir, l'image magnifique
Des Empires du monde, autrefois si fameux.
Ils y paraissent tous, par un art merveilleux.
Les Trônes de Saphir, d'or, d'argent, ou d'ivoire,
Les sceptres, les pouvoirs, les états, leur histoire,
Chaque regne, a sa place, est rangé par le Tems,
Sa chute, sa splendeur, ses prémiers fondemens.
L'Egipte est le prémier, ce pays mémorable,
Des vertus, & des arts, l'école vénérable.
Auguste par ses mœurs, célébre par ses Rois,
Brillant par ses héros, ses sages, & ses lois.
Ses Portiques, ses murs, ses Tours piramidales,
Ses Cirques, ses palais, ses Tombes colossales,
Ses marbres, animés par un ciseau subtil,
Ses immenses bassins : que remplissait le Nil,
Tout montre le plus grand, des regnes de la terre,
Respecté dans la paix, redouté dans la guerre.

Que d'ouvrages divins, dignement dessinés !
Sçavament poursuivis, noblement terminés !
Il connut le prémier, la science profonde,
De mesurer, des cieux, la course vagabonde ;
Et sçut, par des calculs, en bornant les terreins,
Régler les intérets, des avides voisins.
Le grand lac de Miris, creusé dans la Libie,
Etonnant réservoir ! prodige d'industrie !
Faisait voir au milieu de ses fertiles eaux,
Parmi des tas nombreux, d'humides animaux,
L'énorme Piramide, autrefois si connue ;
Dont la fléche, perçait l'épaisseur de la Nue.
Cet ouvrage n'est plus. Il est enséveli,
Dans les sombres détours, des ondes de l'oubli.
Antiques monuments des cités désolées !
Théatres enchantés ! célébres Mausolées !
Cirques ! Arcs de triomphe ! Obélisques pompeux !
Hiéregliphes sacrés ? Temples majestueux !
Vous étes enfouis, ou réduits en poussiére,
Sans pouvoir espérer, votre gloire prémiére !
Et, si Rome conserve, encor, quelques fragments,
Sauvés par le hazard, de l'injure du temps ;
Ces restes, descendront, bientot, dans les ténébres,
Pour être, ensemble, unis aux ossemens funébres,
De ces fiers souverains, que le Nil révérait,
Et de ces Dieux menteurs, que l'Egipte adorait.
Profondément surpris, Bourbon voit cet Empire,
Absorbé par Saturne. Il se tait, il soupire.
Puis, tout-a-coup : hélas ! dit-il, si ces états,
Théatre de l'orgueil, des plus grands potentats,

Si leurs trônes, leurs noms, leurs lois, leur opulence,
Vont, malgré leur éclat, & leur magnificence,
Se plonger, s'engloutir dans les siécles passés,
Pour ne plus reparaitre, aprés s'être éclipsés;
France! que dois je donc, augurer de ta gloire?
Que devra devenir ta splendeur, ta mémoire?
La race de tes Rois, ton sceptre éblouissant?
Tes lois, tes murs, tes ports, ton site florissant?
Quand je vois, sur ta tête, une main suspendue,
Et la foudre en éclats, prête à fendre la nue;
Pour frapper, sans pitié, ton colosse orgueilleux,
Fruits de tant de travaux, & défforts glorieux.
Alors, les étrangers ne cesseront de dire:
Est-ce là cette France? est-ce là cet Empire?
Ce regne, qui donnait des lois à l'univers?
Ce nom, que révéraint, tant de peuples divers?
Comment, en un clin d'œil, son sceptre monarchique,
A t-il subi le joug, d'un pouvoir anarchique?
Comment a t-il fait place, à des tirans nouveaux,
Qu'attend aussi, bientot, la nuit des noirs tombeaux?
Ces tirans, qu'on verra dévorer, de la France,
La liberté, les droits, les trésors, la substance?
Tel est, dit Uriel, des ouvrages humains,
Le sort irrévocable. Ainsi que leurs desseins,
Les peuples, & les Rois, enfans nés de la terre,
Finiront par rentrer, dans la même poussiére.
Sous l'herbe, ou sous le sable, ensemble confondus,
Leurs ossemens muets, leurs monumens perdus,
Aprennent, en cessant; que Dieu seul est durable;
Et que, dans l'univers, hors de lui, rien n'est stable.

Que des Etres, il est seul, être indépendant;
Affranchi des saisons, & du sort inconstant.
Et que, le Tems rongeur de sa dent, de son aile,
Ne pourrait entamer, sa durée éternelle.
Que sa main, peut fraper, les laches, les héros;
Comme l'homme, à ses pieds foule les vermisseaux.
Du haut de l'Empirée, arbitre des couronnes,
Il réléve, il abat, le plus augustes trônes.
Souvent, il prend plaisir, d'étouffer, en naissant,
L'unique rejetton, d'un Monarque puissant.
Et souvent, il conserve, & prolonge sa race.
D'autres fois, dans l'histoire, il permet qu'on retrace,
Les sublimes vertus, ou les crimes heureux,
Par qui, sur les humains, regnérent ses ayeux.
De quel droit, un mortel, comme un vase d'argile,
Sorti des libres doigts, d'un ouvrier habile,
Peut'il demander compte, au Suprême Moteur,
Du destin qui l'afflige, ou qui fait son bonheur?
Grand Prince! contemplez l'infidelle Assirie;
Opprimant Israel, Sion, & Samarie.
Le superbe Ninus, de ses bras triomphans,
A ses foibles voisins, donnant des fers pesans.
Une Sémiramis, active, ambitieuse,
Au fonds de l'orient, princesse courageuse,
Se couvrir de lauriers, surpasser les vertus,
Les exploits, la valeur, de son époux Ninus.
Leur regne, né amoins, fruit de tant de conquêtes,
Succombe, sous l'effort, des communes tempêtes.
Tel est, des grands états, l'ordinaire destin.
Leur gloire leurs succès, ne durent qu'un matin.

Surtout, lorsque les Rois vivent dans les délices :
Dans le faste, & l'orgueil, pére de tous les vices.
Surtout, quand leurs lauriers, viennent à se fletrir,
Dans l'oisive molesse, & le lache plaisir.
Tel fut aussi, ton sort, Ninive efféminée !
Victime des plaisirs, d'une cour effrénée !
Tu n'étais plus ce peuple, éloigné du repos,
Aux travaux, aux combats, conduit par des héros.
Au lieu de Sésostris, voyez Sardanapale ;
Sur la pourpre, & les fleurs, assis dans une salle.
Au milieu des parfums, amoli par l'amour,
Aux délices des sens, se livrant nuit, & jour.
Lá, les festins, les jeux, la liqueur des Bacchantes,
Le son des instruments, les voix les plus touchantes,
Un torrent de flatteurs, sans vertu, sans talent,
Comblaint tous les plaisirs, du monarque indolent.
Il n'entendit, jamais, la trompe guerriére.
Bien moins, vit-il frapper, la lance meurtriére.
Seulement, au Printems, dans ses bois rajeunis,
Parmi des lauriers verds, & des myrthes fleuris,
Il portait, molement, un corps lache, & débile.
C'est là, qu'un jour couché dans un obscur asile,
Sur un Gazon mousseux, à l'abri du soleil,
Les songes fortunés, appellaint le sommeil.
Tandis que, des Zéphirs, l'agréable murmure,
Et le paisible bruit, d'un onde vive, & pure,
Formaint pour l'assoupir, un favorable accord,
Le Cibarite oisif, ferme l'œil, & s'endord.
Tout change á son réveil, au lieu de ces délices,
Raffinés par le gout, au gré de ses caprices,

Les cris tumultueux, des Mèdes, en fureur,
Commandés par Arbace, apportent la terreur.
Ceux ci troublent, bientot, par le bruit de leurs armes,
Ces bosquets, ces jardins siéges de mille charmes.
Le sang coule, au milieu des roses, & des lys,
On ne voit que des pleurs, à la place des ris.
Tout fuit vers le palais. Suivi des Concubines
Le Prince gagne, en vain, ses loges clandestines.
Un tourbillon de flamme, entoure ce séjour,
S'insinue, assallit, le plus secret détour.
Tel un Cerf endormi, goute un repos facile,
A l'ombre d'un buisson, ou d'un saule mobile.
Quand un perfide plomb, part du bronze fatal,
Suit l'œil, éveille, lance, & perce l'animal.
Le regne Assirien, jadis si redoutable,
Vaincu par la molesse, eut le sort déplorable,
Qu'éprouve, tot-ou-tard, l'ouvrage des humains.
Son sceptre se dissout, & passe en d'autres mains.
Ces Colomnes, ces Tours, ces Palais, ces Portiques,
Ces Colosses fameux, ces jardins magnifiques,
Sur les bords de l'Euphrate, élevés, dans les airs,
Faisaint, que Babilone, étonnait l'univers.
Son peuple, qu'animait un céleste génie,
Maniait, tour-a-tour, le compas d'Uranie,
Et le soc de Cérés, & la foudre de Mars;
Cette fiére Cité, ceinte de gros ramparts,
Par sa force, ses lois, ses talens, sa sagesse,
Aux autres nations, commandait en maitresse
Quand, le dernier du sang, de tant de Rois fameux,
Ivre de sa grandeur, d'un ton audacieux,

Blasphême l'Éternel, & croit, de sa puissance,
Devenir le rival, peser dans sa balance
Les montagnes, les mers, & les globes des cieux;
Renverser la nature, ériger d'autres Dieux.
Faire retrograder, vers leur prémiére source,
Les fleuves entrainés, par leur rapide course.
Arrêter la tempête, & la foudre, & les vents.
Disposer des saisons, des hazards, & des tems.
Mais, celui qui creusa l'Enfer, & ses abimes,
Et dont le bras soutient les demeures sublimes,
Frappe Nabunasar, du plus affreux révers;
Le renverse, & le rend la Pature des vers.
Juste prix de l'orgueil! heureux, encor, l'impie!
Si ses maux finissaint, avec sa courte vie!
Voyez de Rome, enfin, l'Empire universel.
Que d'efforts? que de sang, pour le rendre éternel?
Puissant maitre des mers, & de la terre entiére;
On le vit jusqu'aux cieux lever sa tête altiére,
Dabord foible, & rampant, c'est un tendre arbrisseau,
Que fait germer le Tibre, & qu'humecte son eau.
Puis, redressant sa tige, & ses branches touffues;
C'est un Cédre orgueilleux, qui se perd, dans les nues.
Rome après quelque lustre, engloutit, dans son sein,
Et l'Europe, & l'Asie, & le sol Affricain.
Triomphante partout, rayonante de gloire,
Elle donne des lois; commande à la victoire;
Vole, d'un pas rapide, & soumet à ses fers,
Peuples, isles, états, l'Océan, l'Univers.
Envain, de Porsenna, le courroux inutile,
Assiége par la faim, les Romains, & leur ville;

Envain, déséspérés, les gaulois en fureur,
Portent au Capitole, un feu dévastateur ;
Le Sénat, sans pâlir, offre à ce double orage,
Sa fortune, ses Dieux, ses vertus, son courage.
Pyrrhus, le fier Pyrrhus, introduit, dans leurs camps,
Jusqu'alors inconnus, des guerriers Éléphans,
De leur trompe, dabord, ils renversent l'armée.
Les chefs en sont troublés ; Rome en est alarmée.
Mais, l'amour de la gloire, & de la liberté,
Repousse, dompte, abbat cette férocité.
L'intrépide Annibal, plein du feu qui l'anime,
Des Alpes, vient gravir, la sourcilleuse cime.
Torrent impétueux, il vole, & la terreur,
De l'Italie en flamme, ébranle la grandeur ;
Ses ruses, ses succès, mettent tout en alarmes.
Le ciel semble pour lui, combattre, avec ses armes.
A Cannes, les révers, la victoire, & la mort,
N'ont-ils pas décidé de Rome, & de son sort ?
Non ; le Romain vaincu, surmontant sa disgrace,
Au fort de ses malheurs, montre encor plus d'audace ;
Et bientot, pour venger Paul Emile, & Varron,
Carthage croulera, sous le grand Scipion.
C'est encore trop peu, Rome ! pour ta puissance,
De réduire Carthage, à ton obéissance.
L'Ibére, l'Albion, les gaulois étendards,
Briseront leur orgueil, aux pieds de tes Césars.
Des colomnes d'Hercule, à l'Elbe germanique,
Du Danube d'Europe, á la plage illirique,
Du Nil au Tanaïs, du Taure, au Montgibel,
De la Tamise au Po, du Tibre, à l'Archipel ;

La Caspiéne mer, l'Egipte, la Libie,
La Gréce, l'Hélespont, la Perse, la Sirie,
Tant d'empires conquis, tant de Rois détronés,
Sous ton Aigle & tes lois, gémiront enchainés.
Le triomphe, & la paix, soupirs de tant d'années,
Paraissaint couroner ses hautes destinées,
Quand, ce Colosse, enfin, d'une énorme grandeur,
Croule, sous son immense, & propre pesanteur.
Il entraine aprés lui, dans sa chute bruyante,
Les grands corps, qui liaint cette masse étonante;
Et les pompeux débris, de l'empire Romain,
Du barbare attentif, deviennent le butin.
De rapine animés, les Vandales sauvages,
S'emparent les prémiers, des Affricaines plages.
Les Hérules, les Goths, & les Maures errans,
Dans la trop foible Espagne, entrent en conquérans.
Les Francs passent le Rhin. Leurs manœuvres habiles,
Fondent un grand état, dans les Gaules fertiles.
Aux plaines d'Albion, le Saxon, sur les eaux,
Attiré par l'attrait, de ces climats nouveaux,
Y porte ses talens, ses lois & son tonnerre,
Et forme le berceau, du regne d'Angleterre.
Rome, depuis a vû, dans la cendre, & les pleurs.
Son sol enséveli, sous mille usurpateurs.
Elle a gémi, cent fois, sur les tristes ruines,
Qu'ont causé, les horreurs des guerres intestines.
Maintenant, (je l'avoue) on ne voit plus ce tems,
Ou, ses enfans foulés, détestaint les tirans.
Dans les creux des rochers, dans les bois solitaires,
Même, dans les tombeaux, ou reposaint leurs péres,

Tremblans, & poursuivis, ils fuyaint le danger
De périr, sous le fer, du perfide étranger.
Seulement, de retour, quand les alpes glacées,
Sur leurs cimes, montraint les neiges entassées;
Que l'hiver décrépit, blanchi par les frimats,
Couronné de glaçons, mettait fin aux combats;
A peine, goutaint-ils, une paix peu durable,
Paix, que troublait, encor, la trompe formidable.
Ce tems n'est plus, Braschi, Nestor des souverains,
Prince, pontife, & pére adoré des Romains,
Soutient, paisiblement, les fidelles Eglises.
La force, & la prudence, à ses pieds sont assises.
La foi, la charité, l'espérance, la paix,
La modeste pudeur, belle de ses attraits,
Sur un antique autel, tiennent près de son Trône,
Le Calice, les Clefs, & la triple couronne.
Là Pie auguste, exerce, au nom de l'Eternel,
Le pouvoir, ou d'ouvrir, ou de fermer le ciel.
Tour-a-tour il manie, & la croix, & la foudre,
Pour terrasser l'impie, ou pénitent l'absoudre.
Toujours, Ange de paix, Prétre compatissant,
Il immole, pour tous, l'Agneau pur, non sanglant.
Cependant, il conserve, en son ame héroïque,
De l'Evangile saint, la sage politique.
Il dissimule, il céde, il résiste à propos.
Prudent, zélé, pieux, ennemi du repos,
Sans cesser d'être grand, il sçait, des autres Princes,
Ménager l'intéret, utile à ses Provinces,
Ces révolutions, ces changemens divers,
Que le tems à produit, dans les deux univers,

Tant d'Empires déchus, tant de vicissitudes,
Jettent l'esprit du Roi, dans mille inquiétudes.
Ciel! dit-il, des Bourbons, le nom saint, & royal,
Doit-il tomber, comme eux dans un oubli total?
Etais-je réservé, par un trait de vengeance,
Pour être le témoin de cette décadence?
Et mon fils, n'est-il né, que pour verser des pleurs,
Sur mon Trône, ma tombe, & nos communs malheurs?
Inutile héritier, du Sceptre de mes péres,
Verra t-il sa Couronne, en des mains étrangères?
Fallait-il, que sa mére, aux pieds des saints autels,
Fatiguat, par ses vœux, les esprits éternels?
Pour voir, comme une fleur, par l'Aquilon fanée,
Ce gage malheureux, d'un si doux himénée?
Sa mére, qui peut-être, au plus cruel chagrin,
Livrée, en ce moment, le serre sur son sein;
Redouble ses baisers; le baigne de ses larmes,
L'endord, sur ses genoux, au fort de ses alarmes.
Princesse déplorable! infortuné Dauphin!
Objets que doit proscrire un barbare destin!
Unissez vos deux cœurs. Ah! vivez l'un pour l'autre;
Et mélez mon amour, à la flamme du votre.
Il dit: un long soupir, échapé de son cœur,
De son ame, fait voir la profonde douleur.
Le Séraphin ailé, l'embrasse, le console.
Reléve son courage; & prenant la parole:
Le Roi des Rois, dit-il, est seul indépendant.
Il crée, & fait rentrer, dans le sein du néant,
Les Regnes d'ici bas. Cet être inaltérable,
Trois fois saint, troit fois sage, & trois fois adorable,

Forme, détruit, relève, abat, quand il lui plait,
L'ouvrage, quel qu'il soit, que sa main libre à fait:
Il permet que le Tems, sans vouloir rien entendre,
Coupe, dans leur racine, ainsi que l'herbe tendre,
Les Regnes les plus longs, les Empires fameux,
Les antiques Cités, les monumens pompeux.
De son bras tout-puissant, l'ombre mistérieuse,
Cache à l'homme mortel, la route ténébreuse,
De ses sombres desseins. Qui peut, sans blasphémer,
Lachement l'accuser? follement le blamer?
Il relache, ou retient les passions des hommes,
Quand il veut réformer, la face des Royaumes.
Alors, s'il veut armer des conquérans heureux,
Sans peine, il fait marcher, la terreur, devant eux.
Et transmet aux soldats, un courage intrépide,
Pour faire triompher le héros qui les guide.
Mais, s'il veut susciter un Roi, selon son cœur,
Il donne à son Conseil, un bon législateur,
Dont il conduit les pas, dont il éclaire l'ame,
Qu'il anime, & nourrit, d'une céleste flamme.
Ce sage de l'état, par d'utiles décrets,
Ne tend, qu'à rendre heureux, le Prince, &les sujets
Consulte leur honneur; guide leur politique;
Et les lie aux voisins, pour une paix publique.
Que, si ce Dieu vengeur, alumant son courroux,
Sur un coupable état, veut frapper de grands coups;
Terrible, il sçait bientot, par des causes lointaines,
Amener, par degrés, des disgraces certaines.
De la sagesse humaine, il aveugle les yeux,
Envain, elle suivrait des sentiers tortueux,

Dans ses détours obscurs, ne trouvant nulle trace,
Elle marche, au hazard, s'obstine, s'embarrasse,
Et subit cet esprit, de vertige, & d'erreur,
Des chutes des états, funeste avan-coureur.
C'est donc Dieu, sous le nom de hazard, de fortune,
Qui fait les nations, & regne sur chacune.
Et, ce qu'on croit venir, des aveugles destins,
Et le fruit réfléchi, de ses Décrets divins.
Tout, concourt à remplir, la grandeur de ses vues.
Par des routes, qu'il sçait, aux humains inconnues.
Il dirige, il conduit, les esprits, & les cœurs;
Et se dit Dieu des Dieux, & Seigneur des Seigneurs:
Maitre absolu de tout, il ôte la puissance.
A celui qui l'avait, par le droit de naissance,
Pour la porter ailleurs; & par ce chagement,
Il montre aux potentats, que sous le firmament,
Son Trône est par son être heureux, inébranlable,
Et celui des humains précaire, & périssable.
Son œil conduit, du Tems, & la faulx, & la main,
Pour détruire le fer, & le bronze, & l'airain
Il fait, que, des états, la durée ordinaire,
N'est, devant lui, qu'un point, tracé dans la poussiére.
Ainsi qu'une oude roule, & qu'une autre la suit,
La nuit presse le jour, le jour presse la nuit.
Le présent est à nous; mais il fuit, il se presse.
Rien ne peut arrêter, son agile vitesse.
Le passé n'est qu'un songe, il est sans nul pouvoir.
Il ne peut, ni ne veut, être en notre vouloir.
L'avenir vient, armé d'une aile fugitive.
Il n'est pas loin de nous, il se hate; il arrive,

Pour se plonger aussi, dans la nuit du cahos,
Après avoir détruit les Rois, & les hëros.
O fol orgueil de l'homme ! Il s'indigne, il oublie,
Qu'il est né pour finir bientot, sa courte vie.
Sur sa tête, le Tems glisse, d'un pas léger.
Il s'écoule, il se perd, sans qu'il veuille y songer.
Eut-il plus de cent ans ? l'espoir de vivre encore,
Le flatte, tous le soirs, renait avec l'aurore.
Mais, pour l'exterminer ; le tems, avec la mort,
Entre eux, ont déja fait un éternel accord.
Ces deux monstres ailés, divinités volages,
Font, sous leur faulx barbare, éclipser tous les ages.
Ils montrent, que tout fuit, honneur, gloire, beauté,
Trésors, plaisirs, grandeurs, hormis l'éternité.
Qu'après avoir passé, par différentes scénes ;
Gouté mille plaisirs, dévoré mille peines ;
Cet illustre étranger, sur la terre égaré,
Doit rentrer au séjour, dont Dieu l'avoit tiré.
Pour triompher des maux, du Tems, & de la Parque ;
Les fouler, à ses pieds, & regner, en Monarque.

Fin du douziéme Chant.

CHANT TRÉZIÉME

Ainsi parle Uriel : quand la Sphére des Cieux,
S'entrouvre, avec éclat, & découvre, à leurs yeux,
Les célestes remparts du sublime Empirée.
Regne des grands Héros. Demeure consacrée
Aux sages, aux martyrs. Un entier Diamant,
Sert de voute limpide, à son couronnement.
L'Opale, & le Saphir, plus brillans que les astres,
Enrichis d'Hyacynthe, en forment les pilastres.
Les portes d'Escarboucle, en douze endroits divers,
Lancent des traits de feu, réfléchis dans les airs.
C'est là, qu'avant le tems, Dieu saint, triple personne,
Au milieu des clartés, mit son Auguste Trône.
Trois êtres éternels pouvoir, sagesse, amour,
Unis, & divisés, remplissent ce séjour.
Là, sont, comme des dieux, environnés de gloire,
Les Anges, dont Satan pleure encor la victoire.
Ces esprits, ces vertus, ces ardens Séraphins,
Ces Archanges ailés, ces brulans Chérubins.
Au milieu du parvis, de ce palais sublime,
Est le Christ engendré ; salutaire victime :
Lancé, par un effort d'amour, & de bonté,
De l'incommensurable, & vaste éternité.
Substance de son pére ; expression sacrée ;
Parfait écoulement, de l'essence incréée.
Image de sa gloire ; ineffable produit ;
Et, d'une Vierge Mére, inaltérable fruit.
Aux pieds Majestueux, de son Trône Supréme,
Vingt & quatre viellards, posent leur Diadéme.

Et n'osent, qu'en tremblant, voir cette humanité ;
Intimement unie, à la Divinité.
Son siége est de Béril, incrusté de Topases.
Quatre Archanges courbés, en soutiennent les bases.
Et quatre Chérubins, les fronts resplendissans ;
Font voler, jusqu'à lui, des nuages d'encens.
Sans onde, & sans zéphir, les saisons éternelles,
Font naitre, sous ses pas, des fleurs toujours nouvelles.
Des Enfans, dont le teint, méle à leur coloris,
Le vermeil de la Pourpre, & la blancheur du Lys,
Se couronnent, entre eux ; & pleinement tranquilles ;
Ils forment, sans efforts, des mouvemens agiles.
Leur main porte, en triomphe, un myrthe toujours verd.
Simbole d'un printems, sans été, sans hiver !
Prémices des fruits saints ! ames prédestinées !
La mort trancha le fil, de vos tendres années ;
Ainsi, qu'un vent brulant, séche un bouton nouveau.
Ou tel, que, sous le fer, tombe un jeune arbrisseau.
Votre aimable candeur, votre chaste innocence,
Vous placent, à l'entour de la divine enfance.
Et si l'acier cruel, en vous perçant le flanc,
Fit autant de martirs, baptisés dans leur sang,
Dieu voulut vous ravir, de peur que la malice,
Ne corrompit votre ame, en l'inclinant au vice.
Maintenant, sans dangers, sans efforts, sans désirs,
Vous nagez, au milieu, d'un torrent de plaisirs.
Prodigue de ses dons, enfans de son essence ;
Dieu rend sensible à tous, son amour, sa présence ;
Et verse, dans leur cœur, cette félicité,
Gage, prix, & garant, de l'immortalite.

Douce félicité! dont l'urne inépuisable,
Verse sur les Elus, un Nectar ineffable!
Qui les rend, pleinement, heureux dans leur grandeur;
Quoique, inégalement égaux, dans leur bonheur.
Ce n'est point cette joye, indécente, & folatre;
Ni ces charmes menteurs, qu'une fable idolatre.
Dans ses riants tableaux, des champs Elisiens,
Inventa follement, sur les bords Stygiens.
Ce printems éternel; ces isles fortunées;
Ces bocages fleuris, ces beautés inventées;
Ne sçauraint rendre heureux, les corps, ni les esprits.
Ce sont des songes vains, dignes de nos mépris.
Dieu seul comble nos vœux, quand il se communique.
Seul il est, dans ses dons, accompli, magnifique.
La gloire de l'Olimpe, & ses enchantemens,
Eblouissaint Louis; ravissaint tous ses sens.
Lorsqu'il vit, sans nuage, en cette enceinte heureuse,
De héros, & de Rois, une suite nombreuse.
Ils étaint tels, qu'a Reims, ou voyait, autrefois,
A leur couronnement, nos Bourbons, nos Valois.
Ou bien tels, qu'au retour, d'une insigne victoire,
Brillans, il se montraint, sur le char de la gloire.
Sur des trônes d'Onix, là chaque souverain,
Tient une palme verte, au lieu d'un septre en main.
Telle, que l'arc d'Iris, une écharpe, au Ciel teinte,
Embrasse leur poitrine, ou pend une Croix sainte.
Dans leurs yeux, sur leur front, un tendre coloris,
Signe du vif amour, dont leur cœur est épris,
Brille avec Majesté. Leurs épaules sacrées,
D'un manteau pourpre, & bleu, sont noblement voilées.

Plongés dans les douceurs, d'une profonde paix,
Semblables à des dieux, qu'un Dieu lui même a faits ;
Ces Princes triomphans, dans ces sphéres augustes ;
Sont plus grands, plus heureux, que le reste des justes.
Ils ont plus combatu ; couru plus de dangers.
Et méprisé, plus qu'eux, les honneurs passagers.
Leur ame, comme un Lys, au milieu des épines,
Conserva sa candeur. Les sanglantes rapines,
Le dédaigneux orgueil, les moles voluptés ;
Ordinaires écueils, des Princes trop flattés ;
Ne les souillérent point. Un faisseau de lumiére,
De ses sillons dorés, les ravit, les éclaire.
Ils contemplent, de près, sans nulle obscurité,
Dans trois objets distincts, la simple vérité ;
Fille de l'éternel ; ou plutot, son essence.
Son caractére saint, son esprit, sa substance.
Le gout du vrai, du beau, fait, que dans ce saint lieu,
Leur esprit voit, agit, & pense comme un Dieu.
Ils ne veulent plus rien. Leur ame est satisfaite.
Leur triomphe est certain ; leur victoire compléte.
Le trouble des états, l'embarras des grandeurs,
Des pénibles remords, les malignes vapeurs,
Le fiel de leurs censeurs, les serpens de l'envie,
L'aiguillon de la mort, les tourmens de la vie,
Ne les atteindront plus. La paix, & le bonheur,
Paraissent sur leur front, réjaillir de leur cœur.
Seulement inquiets, sur l'humaine foiblesse,
La sensible pitié, provoque leur tendresse.
Leur unique désir ; serait de partager,
Cette félicité, que rien ne peut changer,

C'est un jour éternel, que jamais, la nuit sombre,
Ni les orages noirs, n'éclipsent, de leur ombre.
Ces Princes n'iront point, boire au fleuve Léthé,
Pour oublier les maux, de leur humanité.
Ni comme les Césars, porter leur vol insigne,
Auprès de quelque étoile, auprès de quelque signe.
Ils ne passeront pas, non plus, dans d'autres corps ;
Pour subir, tour-à-tour, d'autres jours, d'autres morts.
De souffrir, de mourir, dèsormais incapables,
Au tranchant de l'acier, ils sont impénétrables.
L'histoire, & les ressorts des Empires divers,
Tous les lieux, tous les tems, à leurs yeux, sont ouverts
Dieu devient leur lumiére ; Astre sans nul ombrage.
Abime de splendeur. Beauté sans alliage.
Ce Dieu, qui donne l'être, & ne le reçoit pas.
Tenant, en son pouvoir, la vie, & le trépas.
Ce Dieu, si loin de nous, par son être sublime;
Et, si près, quand il veut, nous servir de victime.
Contenant tous les lieux, sans qu'il soit resserré.
Vivant dans tous les tems, sans en être altéré.
Esprit simple, absolu, maniant la matiére ;
Créant, par sa parole, & l'ombre, & la lumiere.
En lui tous les objets, éminemment compris,
Annocent sa grandeur, à l'univers surpris.
Ce qui, dans le Soleil, flatte éblouit la vue ;
La beauté de l'Iris, qui se peint dans la nue ;
Ce qui nait, dans les champs, pour soulager la faim
Le coloris des fleurs, les délices du vin,
Le souffle des zéphirs, la fraicheur des fontaines,
Le concert des oiseaux, & la verdeur des plaines,

Dieu posséde ces biens ; sans être, ni l'Iris,
Ni soleil, ni zéphir, ni fleur, ni coloris.
Candeur, beauté, sçavoir, richesse sans mesure.
Bonté sans passion, substance simple, & pure.
Il est tout, dans les cieux, & dans son juste choix,
De tous les saints élus, il fait autant de Rois.
A cet aspect, Bourbon saisi reste immobile ;
Et, toujours, l'œil fixé, sur cet auguste asile :
Heureux ! dit-il, heureux, ces princes, ces héros !
Dans le sein de la paix, exempts de tous les maux ;
Ils ne dépendent plus, de ces vicissitudes,
De ces soins fatigans, de ces sollicitudes,
Qu'un prince, ami du bien, s'efforce d'épuiser ;
Pour plaire, secourir, aimer, récompenser.
Je fais tout pour mon peuple ; & malgré ma tendresse,
Mon zéle, mes bontés, & l'amour qui me presse,
Je ne vois, je n'éprouve, en mes tristes États,
Que de hardis rivaux ; des favoris ingrats.
Sous les barbares coups, du plus cruel caprice ;
Ce que j'ai de plus cher, fait mon plus grand supplice.
Tout s'arme contre moi. Parens, amis, sujets.
Devais je, un tel affront, l'attendre des Français ?
Bien-plus, sans nul apui, renversé de mon trone.
L'Europe me trahit, l'univers m'abandonne.
Mais, ce que nos neveux, ne pourront, sans frémir,
Ouir, lire, ou conter, à leurs fils avenir ;
Ce sont, d'un d'Orleans, les manœuvres honteuses ;
Ses infames projets, ses trames odieuses.
Plébéyen intrigant, il va, l'or à la main,
rmer, contre son Roi, le fer d'un assassin.

Il cherche de corrompre, il capte les suffrages,
Et du soldat vénal, & des peuples volages.
O honte de mon sang? Apostat de l'honneur!
Des autels, de l'himen, lache profanateur!
Vois le terme, ou conduit ton manége exécrable.
Vois, ouvert, sous tes pieds, l'abime épouventable,
Que tu crois me creuser. Va; souvent, l'insensé,
Tombe, sous le poignard, qu'il avait aiguisé.
Envain, te flattes tu; séducteur politique?
De gagner la faveur, d'un peuple fanatique?
Aveugle dans sa haine, ainsi qu'en son amour,
Tu verras, dans ce peuple, un funeste retour.
Triomphe avec effroi, redoute ta malice.
Le crime se mésure, au poids de la justice.
De ce que ton orgueil, & ton or ont produit,
La honte, & le trépas, en seront tout le fruit.
Mais, pourquoi me livrer, au transport qui m'agite?
Et suivre la douleur, qui me guide, & m'irrite?
Que ne m'est-il permis, de ne plus respirer
L'air impur des méchans; & de ne soupirer,
Qu'aprés l'heureux séjour. Riche, & saint heritage!
Sion! chére Sion! que n'est tu mon partage?
Oh! quand serai-je à toi! douce félicité!
Centre de tous les biens! aimable vérité!
Asile de la paix! Cher objet qui m'enflamme!
Tabernacle Eternel! ouvrez vous à mon ame!
A peine a t-il parlé qu'un lumineux éclair,
Se détache des cieux, vole, sillone l'air.
Et descend jusqu'à lui. Sur ce Char de lumiére
Etait un prince. Il fixe, & reconnait son pére.

C'était ce grand Dauphin, que l' Europe pleura ;
Et sur lequel, long-tems, la France gémira.
Nul autre ne reçut, à sa mort, tant d'éloges.
Les temples, leurs autels, les théatres, leurs loges,
Se couvrirent de deuil, & les plaintifs échos,
Retentirent, par tout, de soupirs, de sanglots.
Amateur de la paix ; brave dans les batailles,
Prudent dans les conseils, bienfaisant à Versailles,
De la réligion, inébranlable appui,
Du vice, & des flatteurs, implacable ennemi.
Tel il fut, maitre bon, tendre époux, pére sage ;
Quand la mort le ravit, à la fleur de son age.
Le monarque, á l'aspect de l'auteur de ses jours,
S'attendrit, donne aux pleurs, un triste, & libre cours.
Point de traits si touchans, ses cruelles alarmes,
Que, s'il eut pu, son pére, aurait versé des larmes.
Mon fils, dit-il, en toi, je reconnais mon sang.
Je t'admire, te plains ; mais honore ton rang.
Tes combats, tes vertus auront leur récompense.
La bonté de tes mœurs, tes vœux, ta bienfaisance
Ont atttendri les cieux. Cependant tes travaux ;
Comme l'or est purgé, dans le creux des fournaux,
Doivent, encor, donner à ton ame héroïque,
Une trempe plus forte, un vol plus énergique.
Il dit, & de sa main, plus blanche que le lys ;
Il s'approche ; & présente, à son auguste fils,
Dans une coupe d'or, un Elixir céleste.
Antidote vainqueur, de tout révers funeste.
Breuvage des héros. Nectar des demi-Dieux ;
Qui soutient les martyrs, & leur ouvre les cieux.

A peine, la liqueur est-elle consommée ;
Que l'ame de Louis, se sent toute enflammée.
Ce beau feu qui s'éléve, audessus de ses sens,
Acquiert de nouveaux gouts, de sublimes élans.
Le trait passe en son cœur. Il le presse, il l'engage ;
L'entraine malgré lui, l'éléve, l'encourage.
A cette impression il ne peut résister.
Il goute des plaisirs, qu'il veut encor gouter.
C'est une flamme aimable, active, violente,
Qui l'embrase, lui plait, le charme, le tourmente.
Il ne peut contenir, ni suporter ces feux ;
Quoique doux, quoique purs, saints, & délicieux.
Il les sent serpenter, dans son cœur, dans ses veines,
Ils lui font affronter les menaces, les chaines.
La mort, même, la mort, & ses genres divers,
N'ont plus rien qui l'étonne, & quand tout l'univers,
S'unirait aux Tirans, à la foudre, au Tartare,
Pour lui faire éprouver, le sort le plus barbare,
Tel qu'un rocher, battu par les fougueux Autans,
Tranquille, avec mépris il verrait leurs tourmens.
O mon pére ! dit-il, ame heureuse & divine !
Quels que soint les révers, que le ciel me destine ;
On ne me verra pas, indigne de mon rang,
Souiller, de mes ayeux, l'antique, & noble sang.
Je n'oublierai jamais, qu'a cette heure derniére,
Qui de vos jours, borna la trop courte carriére,
Autour de votre lit, votre épouse, ma sœur,
De Provence, d'Artois, plongés dans la douleur ;
Vers la mienne tendant votre main chancelante,
Vous me dites ces mots, d'une voix expirante.

Auguste, & tendre enfant ! héritier de mes droits !
Soutien de la couronne ! espoir de tant de Rois !
Le trône t'appartient. La bonté, la justice,
Doivent le soutenir. Loin de toi, l'artifice
Des ministres trompeurs. A la réligion
Consacre tous tes soins, & soumets ta raison.
Soulage tes sujets, & chéris tous les hommes.
Aux yeux de l'Eternel, ils sont ce que nous sommes.
D'un prince trop facile, évite, les deffauts ;
Et n'assemble, jamais, tes états généraux.
Que l'amour bienfaisant ; la douceur, la clémence,
Dans ton cœur généreux, regnent avec constance.
Fuis la guerre, & le sang, la molle volupté ;
Les courtisans flatteurs, la lache oisiveté.
Alors, les yeux distraits, poussant un cri terrible ;
Quel est, ce monstre affreux? quelle est cette Hidre horrible,
Que vomit le Tartare, & menace vos jours ?
O mon fils ! O ma fille ! . . . O Dieu ! Que ton secours. . . . .
Ah ! Pére infortuné ! . . . je la vois, dans sa rage,
Portant, dans ma famille, un féroce carnage . . .
Je vois leur sang couler . . . à ces lugubres mots,
Votre ame s'envola dans l'éternel repos :
Quelle fut notre erreur ? nous crûmes qu'un délire,
Avait troublé vos sens. Mais, c'était nous prédire,
Ce que mes yeux ont vu, dans mon propre palais,
Couler, à gros bouillons, le sang de mes sujets.
Peut-être était ce, encor, l'horreur d'un régicide,
Que craignait votre cœur, dans ce monstre homicide.
Quel qu'il soit, que ce sang fasse entendre sa voix
Au tribunal des cieux, aux oreilles des Rois.

Le citoyen du ciel, qu'anime la sagesse
Jette, sur son Enfant, un regard de tendresse :
Il gémit, sur le sort, des Princes malheureux,
Courbés, sous le fardeau, des devoirs rigoureux,
Qu'impose, à chaque instant, la royauté pénible,
Pour faire un peuple heureux, reconnaissant, sensible ;
Sans que, ni leurs efforts, ni leurs soins généréux,
Puissent les rendre humains, dociles, vertueux.
Déja, l'aurore en feu, luttait avec les ombres ;
Et la nuit s'abaissait, vers les royaumes sombres ;
Quand Louis voit déja, disparaitre, à ses yeux,
Son pére, pour hater son retour dans les Cieux.
Hélas ! que ne peut-il, retarder la lumiére,
Qui va faire éclipser cette ombre sainte, & chére ?
Trois fois, il s'efforça, de serrer dans ses bras,
Le Prince bienheureux ; mais après le trépas,
On n'est qu'ombre, qu'esprit, qu'image, que fantome ;
Immaniable, ainsi qu'un insensible atome,
Qui se glisse, s'échappe, à tout embrassement ;
Tel est un Météore, écarté par le vent.
Du moins, dit-il, avant cet abandon extrême,
Dites moi, quels héros sont à ce rang suprême,
Que je vois dans le Ciel ? Quels sont ces souverains,
Tranquilles, à l'abri, des fureurs des humains ?
Mon fils, ce sont ces Rois, à leurs devoirs fidelles.
Images de leur Dieu ; des Princes les modéles,
Qui furent, comme toi, bienfaisans, vertueux,
Péres de leurs sujets, prets à mourir pour eux.
Au nom de l'Eternel, exerçant la justice.
Abhorrant des méchans, la fraude, & la malice.

Ennemis de l'orgueil, sans avilir leur rang.
Indulgens, sans foiblesse, & haïssant le sang.
Maitres de leurs penchans ; foulant aux pieds les vices.
Vainqueurs de la fortune, & bravant ses caprices.
Là triomphe Clovis, & Robert le Pieux.
Philippe Dieu-donné, pére des malheureux.
Louis Cœur de Lion, chaste, loyal, fidelle.
Philippe le hardi, des grands Rois le modéle.
Charles, le protecteur, du culte, & des sçavans ;
Dont la France, pleura les vertus, les talens.
Louis Pére du peuple ; ami de la justise.
François fier, & vaillant, sans fiel, sans artifice.
Henri, pour qui les bons, se couvrirent de deuil.
Le plus grand des Louis. Stanislas ton ayeul.
Celui, qui les surpasse, en gloire, en excellence ;
En qui brille, l'éclat, & la magnificence ;
Est ce Monarque heureux, la tige des Bourbons.
Voyez, comment sa tête, est ceinte de rayons.
Nul ne sçut allier, avec autant de grace,
La sainteté des mœurs, au génie, à l'audace.
Il fut l'appui du pauvre, & l'arbitre des Rois
Il regna sur les cœurs ; il regna par les lois.
Le jour, que je quittai ma dépouille mortelle,
Pour être revétu, d'une pourpre éternelle ;
Vole, au sein de Dieu même, & regne près de moi,
Me dit-il, cher Dauphin ! cette place est à toi.
Ce Trône, composé d'une éclatante Agathe ;
Parsemé de Lis d'or, brodés sur l'écarlate,
Que tu vois à ma droite, est le prix avenir,
D'un Bourbon, qui sera de nos lois le martir.

Je vois couler son sang ; inutile victime,
Sans qu'il puisse arrêter, ni l'erreur, ni le crime.
Là, sur cet autre Trône, incrusté de Rubis ;
Un jeune, & tendre Roi, sera bientot assis.
A peine, de son Regne, essayra-t-il les rênes,
Qu'un perfide Poison, coulera dans ses veines.
Ce tems est proche. Hélas ! je le vois Orphelin,
Et ses jours confiés, aux bras d'un assassin.
A peine couronné, par des troupes fidelles ;
Il reçoit le trépas, par des Français rébelles.
C'est une molle fleur ; sans soutien, sans espoir ;
Qu'une aurore fait naitre, & qui séche, le soir.
Pupille infortuné ! Vole au sein de ton Pére,
Qu'un Dieu vient d'enlever aux Tirans de la terre
Partage son triomphe ; égale son bonheur.
Tu fus digne de lui, par ta sainte candeur.
A l'état ébranlé, si du Ciel la vengeance,
Ne te montre, qu'un jour, c'est pour punir la France ;
Et, pour te dérober, par un sage trépas,
Aux périls de la pourpre, aux dangereux appas.
O combien tes vertus, dignes du diadême,
Allaint faire d'heureux, dans ce poste supréme !
Les lys refleurissaint. La justice, & la paix,
Prêtes à s'embrasser, unissaint les Français.
Tes mains, que Dieu formait, pour essuyer leurs larmes,
Eussent fini leurs maux, & tari les alarmes.
Ton regne ramenait l'ordre, la foi, les lois.
Mais, l'arbitre puissant des peuples, & des Rois ;
Pour punir les auteurs, de tant de faits atroces,
A leur sens reprouvés, à leurs humeurs féroces,

Les livre, sans pitié; les privant, à jamais,
De tes généreux soins, de tes tendres bienfaits.
Cet Astre, donc, mon fils, si beau dès son enfance,
Etait fait pour les Cieux, & non pas pour la France.
A sa mort, une voix redira, dans Paris;
„ Français! pleurez le Pére, & regretez le fils.
„ Pleurez, & vengez les; pour vous il voulaint vivre,
„ Sçachez, aussi mourir pour eux; sçachez les suivre „.
Tu vois, encore, au loin, sur un siége d'argent,
Un Roi, qui dans sa main, tient un lys éclatant.
Simbole de son cœur, noble, aimable, sincère;
Et, de la bonne foi, qui fit son caractère.
Devant lui, flotte, en l'air, une enseigne, ou l'on voit,
Ces mots, gravés en or, qu'il montre de son doigt.
„ Sur les lévres d'un Roi, la vérité doit être;
„ Du cœur de ses sujets, dut-elle disparaitre.
„ Et si, la bonne foi, chez eux, vient à manquer,
„ Dans l'ame du Monarque, on doit la retrouver „.
Plus haut est le martyr de la fureur Anglaise;
Barbarement vendu, par la brigue écossaise.
Il périt innocent, sous le glaive fatal,
De l'orgueilleux Cromvel, devenu son rival.
Ses vertus, ses travaux, ses régicides chaines;
Chaque goute de sang, qui coula de ses veines,
Ont formé sur son front, ce cercle lumineux,
De rayons inégaux, qui brillent à nos yeux.
Anglais du tems jadis! farouches insulaires!
Quel exemple cruel ont laissé vos sectaires!
L'exemple est tout puissant; & pour conduire au mal,
Il exerça, toujours, un Empire fatal.

Mon fils ! les autres Rois, que tu vois, sur des trônes,
Le sceptre en main, couverts d'éclatantes couronnes ;
De leur siécle, ont été l'amour, & l'ornement,
Par leurs rares vertus, dans le gouvernement.
Ils furent doux, clémens, & sages, sur la terre.
De ses peuples, chacun fut l'ami, fut le pére.
Humains, compatissans, pieux, pleins d'équité.
Nobles imitateurs de la Divinité.
Ennemis des impots, prodigues de largesses.
Faisant, sur leurs sujets, réjaillir leurs richesses.
C'est par les grands bienfaits, que brillent les grands Rois.
Ainsi que les héros brillent par leurs exploits.
Ces Princes, qu'on croit morts, vivent, & leur mémoire,
Vivra, comme eux, au sein de l'immortelle gloire.
En quittant leur couronne, ils se sont transformés,
Comme en autant de Dieux, leurs noms seuls sont changés
Que ne peux tu bientot, dès que tu leur ressembles
Partager le bonheur, des Rois, que tu contemples ?
Mais hélas ! des mortels, le sort est incertain.
Et le tien est, encor, dans le secret divin.
Que dis je ? aux immortels, quand l'avenir s'entrouvre,
Pourrais je te cacher, ce que Dieu me découvre ?
Quelle gloire t'attend ? jusqu'aux astres porté ;
Ton nom sera béni, ton nom sera vanté.
Un triomphe nouveau ; fruit de ton grand courage,
Agrandira ton ame, illustrera ton age.
L'univers publiera tes sublimes vertus.
Tes ennemis seront étonnés, confondus.
Et l'Europe marquant, les regrets les plus tendres,
Gémira sur ton sort. Pleurera sur tes cendres.

Va finir tes travaux. Ton Pére, & tes ayeux,
Te demandent au Ciel, t'appellent auprès d'eux.
Ses regards, ses discours, étaint des Eteincelles ;
Un rayon, un essai des beautés éternelles.
Cet avant-gout de paix, & de félicité ;
La sagesse de Dieu, l'amour, la vérité,
Tout le ravit, le charme. Il abhorre la chaine,
Qui l'attache aux humains ; sa vie est une géne,
Un obstacle importun, aux délices des Cieux.
Ah ! quand volerons nous, dit-il, vers ces beaux lieux !
Cet aimable séjour, ce regne de lumiére.
Princes ! vos plus beaux jours, n'ont que l'éclat du verre :
Ou des fleurs, dont l'aurore annonce les appas ;
Et qu'avant le soir même, on foule sous les pas.
La plus longue carriére, est une onde furtive ;
Qui s'écoule, s'envole, en effleurant la rive.
Il dit, & tout-a-coup, il éntend un grand bruit.
Jusques aux fondements, l'univers s'entrouvrit.
Mille gouffres profonds, mille éclats de tonnerre,
Parurent à la fois, au centre de la terre.
C'est là l'Antre infernal, inscrutable Cahos.
Lieux de tous les tourmens. Comble de tous les maux.
De cris, de pleurs, de feux, théatre épouvantable!
Des hommes, & de Dieu, justice inéxorable!
Le Stys éteincellant ; l'embrasé Phlégéton,
Le Cocite, enflammé, le bouillant Achéron,
Dans de vastes marais, roulent leurs eaux bourbeuses.
Envain, traverse-t-on, leurs rives sulfureuses ;
Pour passer dans des mers, & des lacs empestés,
Et noyer, dans leurs flots, ces brasiers irrités.

On a beau les passer, on ne trouve à leur place ;
Que des fleuves gelés ; des montagnes de glace ;
Cent fois, par leurs hivers, plus sensibles encor,
Que la flamme qui brule, & l'esprit, & le corps.
Envain, pour effacer, de sa triste mémoire,
Ces invincibles maux, s'efforce-t-on de boire
Dans le fleuve d'oubli ; ses ondes, en fureur,
Trompent, de cette soif, l'insatiable ardeur.
Sur ces bords sont, toujours, les Hydres dévorantes,
Les filles de la nuit ; les Gorgones sanglantes ;
Le venin des Dragons ; le poison des Aspids ;
L'Aconit des Serpens, le fiel des Basilics.
Tout ce que la nature, & sur terre, & dans l'onde,
A de contagieux, de malin, & d'immonde ;
Rèside dans ces lieux. Mon fils, dit le Dauphin,
De l'homme scélérat, vois la tragique fin.
Contemple ces méchans ; que d'éternelles peines,
Font souffrir, dans ces feux, dans ces froids, dans ces gênes.
Pénétre, si tu peux, cet Océan profond ;
Cet immense Cahos, sans bornes, & sans fonds.
Ces Étangs embrasés de Souffre, & de Bitume,
Que la flamme dévore, & jamais ne consume,
Qu'habitent les tourmens, le désordre, & la mort ;
Et sous le nom d'Enfer, l'aiguillon du remords ;
C'est là, que sont ces Rois, fiers rivaux du tonnerre ;
Qui furent, & l'horreur, & l'effroi de la terre.
Ces idoles de sang, barbares oppresseurs !
Intraitables tirans, des esprits, & des cœurs !
C'est là, qu'envain, gemit la vengeance farouche.
L'orgueil impérieux ; vomissant, de sa bouche,

Le faste dèdaigneux, l'aveugle ambition,
Exécrables enfans! de l'ostentation.
Sur des trônes de sang, l'oppression cruelle,
Y commande en despote; & nourrit auprès d'elle,
La sombre politique, aux yeux creux, & perçans.
Et l'abus des pouvoirs si fertile en tirans.
L'insensibilité pour les vertus aimables,
L'oubli de rendre heureux, les hommes, nos semblables:
L'hipocrite intèret, le mensonge odieux,
Et les concussions, fléau des malheureux,
Nagent, dans les volcans, d'une mer enflammée.
Dans des torrens de feu, de souffre, & de fumée.
Sur un tas de tisons, la molle volupté
Aux flancs toujours brulans au cœur toujours rongé
Pousse des cris aigus. Les amours infidellés,
Hurlant, avec effort, se déchirent entre elles.
La colére, en son cœur, tient un glaive allumé.
Le parjure y frémit, sur un bronze enflammé.
L'impiété nourrice, & mére du blasphéme!
Porte, empreint sur son front, l'éternel anathéme.
La lache trahison, au glaive à deux tranchans;
La discorde & l'envie, agitant leurs serpens,
Toutes les passions, chaque erreur, chaque vice,
Dans ces Antres de flamme, ont leur prope supplice.
Et l'affreux désespoir, fruit de touts les forfaits,
Soupire après le ciel, qu'il n'obtiendra jamais.
Voila, dans ces bas lieux, les monstres intraitables,
Qui tourmentent, sans fin, les monarques coupables.
La simple vérité, leur offre son flambeau,
Cet effroi des méchans, leur plus cruel bourreau.

Ils ont craint de la voir ; ils la craignent encore.
C'est un trait qui les ronge ; un ver qui les dévore.
Pour finir, ou changer, leur pitoyable sort ;
Envain, ils chercheront, une nouvelle mort.
Ils vivront, à jamais. La justice céleste.
Sans cesse, leur fournit un aliment funeste ;
Qui nourrit leurs remords, & leur tourment cruel,
Dans ces cachots, ou Regne un désordre éternel,
Lieux affreux ; que l'espoir ne peut jamais atteindre.
Gouffres remplis de feu, que rien ne peut éteindre ;
Et, dont l'ample circuit, par sa convexité,
Conserve la durée avec l'activité.
Il se tut : le soleil commençait sa carriére ;
Et forçait, de la nuit, l'ombrageuse barriére ;
Quand, le réveil du Prince, à ce moment prescrit,
Fait cesser la merveille ; & l'extase finit.

Fin du tréziéme Chant.

CHANT QUATORZIÉME

Cependant, de Paris, l'infléxible cabale,
Roulait, dans ses projets, une scéne infernale.
C'est trop peu, de ce sang, qu'elle à fait ruisseler.
Le plus beau, le plus pur, doit encore couler.
Les crimes excessifs, provoquent d'autres crimes.
Il faut pour les combler, de nouvelles victimes.
Aussi, l'ardente soif du pouvoir opressif,
Veut encore la mort, du Monarque captif.
Louis ne s'émeut point; & contre la tempête,
Qui gronde, autour de lui, qui menace sa tête,
Il montre un front d'airain; & bravant sa fureur,
Le héros aggrandit son esprit, & son cœur.
Tel un Nocher robuste, au milieu du naufrage,
Lutte contre les flots, & roidit son courage.
Il résiste aux torrens, qu'irritent les détours,
Et tranquille, il combat pour en vaincre le cours.
Atlhète courageux; dans cette noble arène,
Il brave ses tirans; il attire, il entraine,
Les suffrages flatteurs de la terre & des cieux,
Spectateurs attentifs des hommes malheureux.
Jusqu'au pied de la tour, ou gémit l'innocence,
Des ames sans pudeur, peuple plein d'insolence,
Vont faire entendre au Roi, l'effroyble tocsin,
Qui fut l'avan-coureur de sa tragique fin.
L'insulter c'est trop peu; d'effrontés émissaires
Pénétrent jusqu'à lui, suivis de janissaires.
On l'arrête; on l'outrage. Un d'eux parle, en ces mots;
O toi! qu'un préjugé, sur nous tous, tes egaux,

Fit regner, en Tiran ! enfin les droits de l'homme,
Nous ont ouvert les yeux. Ton Trône, ton Royaume,
Sont rentrés au pouvoir des peuples éclairés,
Philosophes, égaux, libres, régénérés.
Le Français abusé, par toi, par tes ancêtres,
S'est lassé de ton joug. Il ne veut plus de maitres.
Ce mot de plein pouvoir, s'éclipse, en ce grand jour.
Et le peuple, devient souverain, à son tour.
Nos Èphores, près d'eux, ordonnent de te rendre.
Généreux, il te font la grace de t'entendre.
On le presse : il arrive, au suprême conseil.
L'Enfer n'en vomit point, jusqu'ici, de pareil.
Là siégent les auteurs, de tant de brigandages.
Repaire d'assassins, commandant les carnages.
Esprits enflés d'orgueil ; sectaires factieux ;
Unis contre leur Prince, & divisés, entre eux.
Nés dans l'obscurité, monstres, dont les caprices,
Tournent le bien, en mal ; & les vertus en vices.
Sortez du phlégéton, pâles divinités !
Armez de cent poignards, vos bras ensanglantés,
Voici votre holocauste. Implacables Gorgones !
Buveurs de sang humain ! Erynnis ! Tisiphones !
Etanchez votre soif. Mégéres des Enfers !
Esprits perturbateurs, de la terre, & des airs !
Manes des assassins ! malicieuses ombres !
Quittez, quittez le fonds, de vos royaumes sombres.
Volez, dans ce Parquet, ou mille scélérats,
Meditent le plus grand, de tous le attentats.
Vous guiderez leurs cœurs, affreuses Euménides !
Pour livrer la victime, à leurs décrets perfides.

Comme autant d'assassins, mille Brutus perfides,
Tournent, vers leur César, leurs glaives régicides.
Déja le voudraint-ils, au gré de leur courroux,
Poignarder, déchirer, percer de mille coups.
Pourquoi balancez vous, consommez votre crime.
Barbares! dévorez cette auguste victime.
Contentez votre soif, ouvrez, succez son flanc.
Arrachez lui le cœur, noyez vous dans son sang.
Ce cœur, ce sang, ses jours, & toute sa personne,
Sont à vous. Ce bon prince, en montant sur le trône,
En fit, à ses sujets, un present solemnel.
Prodigue Pellican, son amour paternel,
Consent que vous perciez, ses royales entrailles,
Si cela doit porter la paix, dans vos murailles;
Versez, goutez ce sang; s'il doit guérir vos cœurs:
Arrêter vos complots, èteindre vos fureurs;
Mais, si ce sacrifice, à la France est nuisible:
Pourquoi l'exigez vous? le ciel juste, & terrible,
Frappera votre tête; aveugles assassins!
Ecoutez les décrets des oracles divins.
„ Respectez, disent-ils, le sacré diadême.
„ Les Rois sont, sur la terre, & l'image suprême,
„ Et les oingts du seigneur. Usurper leurs pouvoirs,
„ Enfreindre, de leurs lois, les importans devoirs,
„ Opposer à leurs mœurs, la lache calomnie,
Trahir leurs intérets. Attenter à leur vie.
Sont les prémiers délits, dans l'ordre criminel.
Un attentat impie, aux droits de l'Eternel.
Lui seul, sonde les Rois, Seul il tient la balance,
Qui pése, de leur cœur, le crime, ou l'innocence.

Leur sceptre vient, d'en haut. Il est indépendant.
Il fut, entre leurs mains, mis par le Tout-puissant.
„ Ne touchez pas mes oingts, dit le Dieu des armées. „
L'huile, qui les oignit, rend leurs têtes sacrées.
Ils reçoivent, par elle, un caractére saint;
Et, des autres mortels, un sacrement distinct.
Leurs fronts sont, donc, marqués de signes vénérables,
Vous même, les avez jugés inviolables.
Et, contre vos décrets; contre votre serment,
Vous voulez immoler un monarque innocent.
Un Prince, qui rendit son royaume prospére.
En qui, chacun retrouve, un ami tendre, un pére.
Lui, dont la main royale, essuya tant de pleurs.
Procura tant de biens; prévint tant de malheurs.
Le pauvre le voyait, entrer dans sa chaumiére,
Comme un Dieu bienfaisant, soulager sa misére.
Éprouver, de sa main, la paille de son lit,
Et le pain, de sueur, duquel il se nourrit.
Il soulageait son ame; appréciait ses peines,
Et versait, dans ses mains, des largesses chrétiennes.
Juste, à l'égard de tous; prévenant les besoins;
Sur le riche, & le pauvre, il étendait ses soins.
Combien, à qui son cœur, épargnant l'infamie,
Par un trait de clémence, aura sauvé la vie,
Font des vœux, pour la sienne, & combatraint pour lui,
S'ils osaint, hautement, lui prêter leur appui?
Mais, la honte les lie, & la terreur les glace.
L'amitié disparait, auprès de la disgrace.
Osez, vous même! osez être reconnoissans.
N'est ce pas, à Louis, avouez le, o Méchans!

N'est ce pas, à son ame, humaine, bienfaisante,
Que votre orgueil doit tout? votre place imposante;
Cette prompte fortune, & cette autorité,
Que vous faites servir, à votre cruauté?
De qui les tenez vous? N'est ce pas du Monarque?
Ingrats! connaissez donc, à cette seule marque,
Ce Roi, dont la vertu, fut toujours notre espoir.
Ce Roi, dont les bienfaits, sont l'éclatant devoir.
Et fiers de ses bontés, votre main lui prépare,
Un injuste trépas; un supplice barbare.
Vos foudres sont lancés. Paris est dans l'effroi.
Tout bon Français murmure, & craint encor pour soi
La tristesse, & les pleurs, volent de ville, en ville.
Tout fidelle sujet, cesse d'être tranquille.
Il tremble pour ses jours, & craint, à tout moment,
Devoir prêter son front, au fatal instrument,
Qui va frapper son Roi. Par tout, l'effervescence,
Le dépit impuissant, l'impérieux silence,
Décélent, dans l'état, cette indignation,
Dont frémit, en secret, la saine nation.
Envain, ce fier divan colore ses maximes,
Sur des raisons d'état; excuse des grands crimes.
Digne ami de Louis, Malesherbes, en pleurs,
Tonne, éclatte fait voir, leurs aveugles fureurs.
La rage fait leurs droits; la rage les transporte.
Eh! que peut l'équité, quand la force l'emporte.
Quand le crime domine, & le cœur, & l'esprit,
La loi du devoir blesse, & la raison aigrit.
De Cése, dont le zéle anime l'éloquence,
Plaide, en maitre, gémit, démontre l'innocence,

Fait briller la justice, & la foudre du Ciel,
L'honneur du nom Français, le code criminel,
Surtout, le saint respect, pour les têtes Augustes.
Mais, les pleurs, la pitié, les raisons les plus justes,
Sont sans force; ou plutot, irritent leur orgueil.
L'orgueil suit les Tirans, jusques dans leur cercueil.
Excessifs dans leur haine & dans leur barbarie,
Ils surpassent, les Ours, des monts de l'Hircanie.
Tels étaint Phalaris, Sapor, Atrée, Othon,
Galére, Maximin, Caligula, Néron.
Leur génie a passé, dans l'ame sanguinaire,
Des Jourdan, des Barras, des Merlin, des Santerre
D'un Cannibale Amar, d'un farouche Danton,
D'un Herbert, d'un Charrier, d'un féroce Fréron.
Législateurs de sang! persécuteurs iniques!
Des Pontifes, des Rois, des Prêtres, des Laïques.
Que dis je Robespierre, & ses cruels consorts,
Ont du Scyte, & des Huns, surpassé les efforts.
Sans pudeur, sans remords, seul bien après les crimes,
Ils voudraint, égorger victimes sur victimes.
A leur gré, c'est trop peu, qu'on ne puisse, à la fois,
Trancher, par un seul coup, la tête à tous les Rois.
C'est trop peu, qu'on ne puisse, à leurs farouches fêtes,
Promener, devant eux qu'un million de têtes.
Qu'on ne puisse, de sang, former de larges bains.
Et batir des palais, des ossemens humains.
C'est peu, que leur fureur, passe aux deux Amériques;
Pour s'y nourrir de morts, & de scénes tragiques.
Il faut, que leur poison, par cent canaux divers,
Se propage, s'imprime, infecte, l'univers.

Qu'à l'aide des trésors, & de leurs Émissaires,
Tous les peuples séduits, souillent toutes les terres.
Et si leurs bras pouvaint, Encélades nouveaux,
Entasser monts, sur monts & coteaux sur coteaux,
Ils iraint, entourés de leurs armes funestes,
Troubler les habitans des demeures célestes,
Parmi des flots de sang, au milieu des partis,
Leur bouche érige en lois, les forfaits réfléchis.
Que feras tu Bourbon! infortuné Monarque!
Sous le nombre accablé? Brave, affronte la Parque.
Sçache mourir en Roi. Présente à l'univers,
Un spectacle, qui puisse attendrir ces pervers.
Encore que leurs yeux, soint ceux d'une tigresse,
Arrache, à ces Tirans, des larmes de tendresse.
Qu'ils aprenent combien, en constance, en grandeur,
Aux Princes malheureux, tu devins supérieur.
Fais voir, que le trèpas, loin d'avilir ton ame,
Aluma, dans ton sein, un héroïque flamme.
Le jour étoit fixé; le tranchant était pret.
Tout allait seconder le barbare décret.
Pour la derniére fois, le Héros intrépide,
Vers sa famille en pleurs, d'un pas, que l'amour guide,
Accourt; mais, en entrant, Ciel! quel rude combat,
Lui livre la nature! En quel pénible état,
Voit-il ses deux enfans, Elisabeth, la Reine,
Consternés, sans parole, & respirant à peine!
A son aspect, hélas! les larmes, les sanglots,
Redoublent; & leurs cris, forment autant d'échos.
Tendre époux, il embrasse, & console la mére.
Le Dauphin va saisir les génoux de son pére.

Sa Sœur tend ses deux bras, tremble, tombe, pâlit.
Elisabeth plus ferme, ouvre sa bouche, & dit :
Illustre malheureux ! victime attendrissante !
O mon Frére ! o mon Roi ! la main toute-puissante
Qui nous donne le soufle, a soumis à ses lois,
Nos destins, & nos jours, les peuples, & les Rois.
Elle frappe & guérit, reléve, précipite,
Fait descendre au tombeau, ranime, ressuscite.
Elle attire, elle éloigne ; & maitresse du sort,
Elle épargne, elle atteint, & le foible, & le fort.
Adorons ses décrets ; ils sont inexplicables.
Et quels qu'ils soint, sur nous, ils sont tous adorables.
Dieu conduit à ses fins, tout ce qu'il a voulu.
Peut-il rien arriver, que son œil n'ait prévu?
Vous fites, de ses lois, vos plus chéres délices.
Une ame sans remords, affronte les supplices.
Soumis aux volontés, du Dieu qui vous forma,
Remettez, en ses mains, l'étre qu'il vous donna.
Secondez ses désirs, & ses décrets suprêmes.
On connait le Héros, dans les malheurs extrêmes.
Affrontez vos Tirans. Méprisez leur courroux.
La solide vertu ne meurt pâs avec nous.
Ce n'est pas, qu'abhorrant leur rage, & leur malice,
Je ne sente le poids de ce dur sacrifice ;
Et que mon cœur, percé des plus vives douleurs,
De cette affreuse mort, n'éprouve les rigueurs.
Pour vous seul, je conçus une tendresse pure.
Aimable, & doux penchant, dicté par la nature.
Et je souhaiterais, pour comble de tous biens,
Que le Ciel demandat, non vos jours, mais le miens.

Les miens dis je, & non pas ce souffle, cette vie,
Dont le terme sera, de mille maux, suivie.
Cette vie importante, & ces instans si chers
A la France, à l'Europe, à nous, à l'univers.
A peine a t-elle dit, que la Reine tremblante,
Les yeux noyés de pleurs, pâle, froide, & mourante,
Tenant, entre ses bras, ce généreux époux :
Adieu, dit-elle, adieu, toi, qu'un destin jaloux,
Arrache à mon amour, pour me rendre l'esclave
D'un Sénat, qui nous hait, d'un Sénat qui nous brave.
Du moins, si je pouvais, par un plaisir nouveau,
Te suivre, & me plonger, dans le même tombeau!
Et contentant, ainsi, mes désirs les plus tendres,
Dans ton Urne, confondre, & nos pleurs, & nos cendres!
Alors, que tu vivais, bien que dans les malheurs,
Notre infortune, au moins, avait quelques douceurs.
Tes vertus occupaint mon esprit, ma mémoire.
J'espérais même, encor, voir rétablir ta gloire.
Mais, en ce triste jour, de douleurs, de révers,
Pour la derniére fois, je t'embrasse, & te perds.
Le Dauphin, & sa sœur, colombes gémissantes,
Ecoutaint, en pleurant, ces voix attendrissantes.
De leurs bras innocens, ils serraint, vers leur sein,
Ce Pére, en qui brillait, un air noble, & sérein.
La Reine, en son esprit, ne sçavait trop se peindre,
Cette bouche, ce front, ces yeux qui vont s'éteindre.
Triste, & fatal moment! le fer va, pour toujours,
Briser les nœuds sacrés, tissus par les amours.
Chére famille! encor si la parque indignée,
D'une seule victime, était rassasiée!

Mais, comme l'Aquilon, séche deux jeunes fleurs ;
Des monstres altérés, & de sang, & de pleurs,
Dans peu, viendront, poussés par leur haine cruelle,
Assassiner la Reine, & la tendre Isabelle.
Impitoyable mort ! tes ciseaux inhumains,
Rendront donc la princesse, & son frére orphelins !
Hélas ! qui guidera leur solitaire enfance ?
Quelle main prendra soin, de leur douce innocence ?
Ils sont faits pour regner ; & les mêmes tirans,
Qui servent de bourreaux, seront, de ces enfans,
Aussi les conducteurs, eux seuls vont les instruire
Des leçons, & des lois, de leur nouvel Empire.
Peut-être ils flétriront leurs naissantes vertus ;
En semant, dans leur cœur, des crimes inconnus.
Dans ces soucis amers, qu'inspire la nature,
Il n'échape, à Louis, ni plainte, ni murmure.
Ni contre ses bourreaux, ni contre l'Eternel.
Seulement, ses regards, se tournent vers le ciel.
Il en reçoit l'esprit de force, & de sagesse ;
Pour bannir, de son cœur, l'innocente foiblesse,
Que les larmes, les cris, & les sanglots fréquents,
Avec force, imprimaint, malgré lui, dans ses sens.
Voulant, donc, surmonter la nature attendrie,
Du héros, il reprend la divine énergie.
Ne nous arrêtons pas, à de cruels adieux,
Dit-il, le moment vient de voler, vers les cieux.
Ne me retenez plus, triste, & chére famille !
Tendre épouse ! O ma sœur ! O mon fils ! O ma fille !
Hatez vous, fier sénat ! faites percer mon sein.
Vers les Astres, le fer doit m'ouvrir un chemin.

Eloignez vous de moi, voluptés périssables!
Trônes! gloire! grandeurs! couronnes peu durables!
Je sens un feu secret, dont la céleste ardeur,
Seule, peut désormais, satisfaire mon cœur.
Princes du firmament! ouvrez vos portes saintes.
Votre aimable séjour, vos divines enceintes.
Ah! ne me laissez plus, dans mon exil, languir.
Par un élan d'amour, que ne puis je mourir!
Mais, avant, que je meure, o Reine! O tendre Mére!
Infortunés enfans, écoutez votre pére.
Dans le séjour des saints, si je puis obtenir,
La faveur de, bientot, vous y, tous, réunir;
De mes vives ardeurs, ce sera la prémiére;
Et, près du Roi des Rois, mon unique priére.
Mais, soit, que ses décrets, s'opposent à mes vœux,
En voulant prolonger votre sort malheureux,
Soit, que rétablissant, mon trône, & ma mémoire,
Il rende, à ma couronne, et son lustre, & sa gloire,
Douce, & fréle esperance! O mon sang! O mon fils!
Légitime héritier des augustes Louis!
Si, le peuple Français, détestant son ouvrage,
Rentre dans son devoir, détruit votre esclavage;
Et que, le ciel fléchi, secondant son retour,
Fasse luire, sur vous, l'aurore d'un beau jour;
Dans ce nouvel éclat, regardez votre trône,
Comme un terrein fleuri, qu'un Volcan environne.
Devenez le prodige, & l'exemple des Rois,
En gouvernant toujours, par la vigueur des lois.
La ruine d'un Prince, est bientot résolue,
Si son autorité, n'est unique, absolue.

Que vos soins les plus chers, soint d'aimer vos sujets,
Et qu'ils puissent compter vos jours, par vos bienfaits.
Pardonnez à tous ceux, qu'une aveugle colére
Domine, pour me faire une mortelle guerre.
Au nom de l'Etre saint, comptez pour vos amis,
Ceux qui se sont montrés, mes fougueux ennemis.
Des points réligieux, ne soyez point l'arbitre.
Aux Pontifes, laissez ce légitime titre.
Le Sceptre, & l'Encensoir, se doivent entre-aimer
Ne jamais, se combatre, & toujours s'estimer.
Distinguez vous, surtout, par votre bienfaisance,
Par la douceur des mœurs, la bonté, la clémence.
Adieu : songez, enfin, qu'un regne différent
Auprès de vos ayeux, dans le ciel, vous attend.
Il dit, &, se tournant, vers son épouse en larmes,
Il lui donne un joyeau, qui contenoit ses armes;
Avec un Anneau d'or; ou l'on lisait autour;
„ Je t'aime, & t'aimerai, jusqu'à mon dernier jour. „
Il les embrasse tous; il leur répéte, encore,
D'un ton ferme, & sérein, chers objets, que j'adore!
L'oracle des chrétiens, pour la derniére fois,
Sur moi, sur mes destins, fait entendre sa voix,
Il demande une hostie exempte d'iniustice.
Signalons un grand cœur, par un grand sacrifice.
Sous l'ombre du tombeau, l'ame ne s'éteint pas.
Elle n'est que plus vive, au sortir du trépas.
Chére famille! adieu, fuyez ma triste vue.
Il est tems de finir, un discours qui nous tue.
Alors, sans s'arréter à des soupirs nouveaux,
Aux plaintes qu'il entend, aux larmes, aux sanglots,

Il livre à l'héroïsme, un ame peu commune ;
Commande à la nature, au sang, à la fortune.
Et de ce triste lieu, dans un plus triste encor,
Il va, laissant son fils, son unique trésor.
Trois fois, pour le revoir, tous ses sens hésitérent ;
Et trois fois de ces lieux, ses yeux se détournérent ;
Combattant son himen, sa famille, & son cœur,
En héros, en chrétien, en martyr, en vainqueur.
Aux pieds de l'Eternel, désormais solitaire,
Il ne pense, il ne voit, que son heure derniére.
L'holocauste est tout pret plus d'Amis, plus d'Espoir.
Le tomberau s'avance, entouré d'un drap noir.
On lui lit son arret ; on le presse ; on l'emméne.
Il ne veut plus revoir le Dauphin, ni la Reine.
Suivi d'un prêtre seul, son consolant support,
Un lugubre échaffaud, l'attendait à la mort.
Dans cette horrible enceinte, un peuple sanguinaire,
Sans égard, sans pitié, venait, pour satisfaire,
Sa barbare allégresse, insultant au malheur,
D'un Roi, qui n'aspira qu'à faire son bonheur.
Comme dans les martyrs, qu'assassine la rage,
Le calme est la couronne, & le prix du courage,
Louis conserve aussi, son calme, & sa fierté,
Sa paisible candeur, & sa sérénité.
D'une ame sans remords, simboles énergiques !
Et d'un héros divin, argumens autentiques !
Tel brille, en affrontant, les périls des combats,
Qui ne sçaurait braver, les honteux attentats.
L'appareil éclatant, d'une fin glorieuse.
Flate sa vanité, rend son ame orgueilleuse.

Mais, si cet appareil, se change en échaffaud,
Il devient lache, & vil, sous la main du bourreau;
Et loin, de s'élever à sa force prémiére,
Il s'abaisse, & se perd, dans la vile poussiére.
Vaincu par la détresse, en cet affreux révers,
Il s'atriste, s'abbat, & rougit de ses fers.
Le préjugé le fait succomber, sous l'outrage,
Ou plutot, il n'avait ni vertu, ni courage.
Le grand-Homme, au contraire, est alors sans effroi.
Il sçait mourir, & meurt, toujours, maitre de soi.
Ainsi, Louis, bravant sa fortune cruelle,
S'agrandit sous ses coups; triomphe, encore, d'elle.
Quand elle lui sourrit, il n'en abusa pas.
Il reçoit d'un même œil, le Trône & le trépas.
Son courage est le fruit, des vertus réfléchies.
Lá de l'humanité, les bornes sont franchies.
Son cœur n'a pour objet, que les décrets divins,
La gloire de son Dieu, son honneur, ses desseins.
Ce motif épuré seul éléve son ame.
L'absorbe, la nourrit, la dilate, l'enflamme.
Paroissez donc, grand Prince! allez, sur cet autel,
Immoler votre tête, aux vœux de l'Eternel.
Que peut perdre un héros, quand la vertu lui reste?
Tous vos pas sont un vol, vers le séjour céleste.
Mais, toi Soleil! dont l'œil, éclaire l'univers,
Te rendras tu complice, en ce jour si pervers!
Pourras tu, sur Paris, promener ta lumiére?
Et pour ce noir forfait, prêter ton ministére?
Ou plutot, rougissant, de ces cruels excés,
Ne cacheras tu pas, sous de globes épais,

Tes rayons indignés? Vous, aussi, foudre! Abîmes!
Tempêtes! & Volcans! vengeurs des plus grands crimes!
Ne lancerez vous pas, vos feux, & vos carreaux,
Pour arrêter, frapper, terrasser les bourreaux?
Vengez nous, vengez Dieu, vengez le diadême.
Vengez l'oingt du seigneur, son image suprême.
Louis grand, sans effort, voit l'instrument fatal,
Et maître de son cœur, d'un front toujours égal,
Il se tourne, & d'un air noble, doux, intrépide,
Il harangue en ces mots cette troupe perfide:
Français! prêtez l'oreille à ma mourante voix.
Je n'invoquerai plus, & vos cœurs, & vos lois,
Pour me soustraire au coup, que votre main barbare,
Au meilleur de vos Rois, à cet instant prépare.
Eh! comment désirer prolonger des momens,
Languissans dans les fers, coulés dans les tourmens?
Haï par des sujets, que je chéris encore,
La mort est, en ce jour, le seul bien que j'implore.
Mais, sur le point d'entrer dans mon Éternité,
Ma bouche parlera la simple vérité.
Du sang de mes sujets, mes mains sont innocentes.
Elles furent toujours, pures, & bienfaisantes.
Non, je ne suis pas tel, que la prévention,
Voudrait me peindre, aux yeux de votre nation.
J'en atteste le Ciel, & l'Europe en alarmes,
Les fastes de mon Regne, & ma gloire, & mes armes,
Que je ne me suis point prévalu de mon rang,
Que pour montrer un cœur, de Roi, non de Tiran.
Le Tiran, sur son front, porte une frayeur sombre.
Il redoute les siens. Il redoute son ombre.

Tout lui devient suspect. Pret à sacrifier,
Ce qu'il a de plus cher ; il aime à se noyer
Dans le sang, & les pleurs de la simple innocence
Les austéres soupçons, la noire défiance,
Prononcent ses arrets. Sauvage nuit, & jour
Son ame ne connait l'amitié, ni l'amour.
Un regard indiscret, un geste, une parole,
Un murmure, un soupir, un jugement frivole,
Réveillent les accès de sa noire fureur ;
Quand la moindre paix semble établie en son cœur.
Son bras toujours levé, pour servir sa vengeance,
Ne reconnut jamais, l'humaine bienfaisance.
En moi connaissez vous, quelques uns de ces traits ?
Mon Regne, n'est-il pas, un Regne de bienfaits ?
Quels pleurs ai je causés ? ai je fait quelque offense ?
Quel sujet mis à mort, me condamne au silence ?
Je regnai par les lois. Je n'ai rien usurpé.
Je fus, de votre gloire, en tout tems occupé.
Je désirai regner, sur un peuple de fréres,
Et j'abhorrai les feux des combats sanguinaires.
Je pouvais, de Paris, contre moi révolté,
Foudroyer les remparts, en Monarque irrité.
Un seul homme égorgé, dans les murs de Varennes,
M'aurait rendu le Trône, & terminé mes peines.
Mais mon bras se complut, à verser des bienfaits,
Et jamais, non jamais, le sang de mes sujets.
Je n'avais qu'à parler, par mon ordre appellée,
Ma milice, en ces lieux, foudroyait l'Assemblée.
Et ! peut-être, devais je au Ciel, à l'équité,
D'étouffer ma clémence, & toute piété.

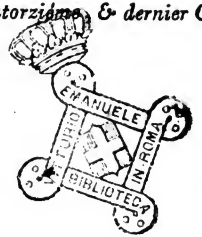
Et pour cela faut-il qu'une fureur brutale
Me rende, en ce moment, la piété fatale? . . .
Vous vous taisez; eh bien! je descends chez les morts.
Sans haine, & sans malice; exempt de tout remords.
Mais vous sçaurez, qu'au lieu d'être Tyran, Despote,
Être un Roi trop clément, fut mon unique faute.
Seulement, je voudrais, que la postérité,
Put excuser l'excés de votre cruauté.
Que dis je? hélas! bientot désabusés vous mêmes,
Plongés dans l'anarchie, & les malheurs extrêmes.
En proye à la douleur, sur votre mauvais sort,
Détestant vos Tirans, vous pleurerez ma mort.
Le remords, tot ou tard, à la raison raméne.
Vous changerez, bientot, en amour, votre haine.
C'est la mon dernier vœu. Bénissez mes Français,
Puissant maitre des cœurs! comblez les de bienfaits.
Et désque votre bras, m'éxige pour victime,
Tonnez; frappez ma tête, & pardonnez leur crime.
Vengez vous sur mon sang; mais épargnez le leur.
Qu'auprès de vous, encor, je sois leur bienfaiteur.
Je ne veux d'autres biens, d'autre gloire réelle
Que ceux de les aimer d'une ardeur éternelle
Il dit; & des martyrs, l'Ange consolateur,
Descend, parle en ces mots, & soutient son grand cœur:
Courage, auguste Prince! une main immortelle,
Vous montre une couronne éclatante, & plus belle,
Que l'Astre qui répand ses rayons, sur les mers.
La junesse du ciel, fend le regne des airs,
Pour ceindre votre front. Un esaim de génies,
Les esprits éternels, nos phalanges unies,

Sur des nuages d'or, que trainent les zèphirs,
Vont mettre, entre vos mains, la palme des martirs.
Tout l'Olimpe inquiet, attend votre victoire.
Dieu même vous prépare un triomphe de gloire.
Hatez donc votre vol, vers le sein de Louis;
Ce Patriarche Saint, dont vous êtes le fils.
De lui montrez vous digne, au fort de la disgrace.
Qu'il connaisse son sang, à votre sainte audace.
Atlhéte courageux! de soi même vainqueur,
Bourbon se sent bruler, d'une nouvelle ardeur.
Du sort, qui le poursuit, lassant la barbarie;
Il voit le terme heureux; d'une odieuse vie,
Et levant vers l'Olimpe, & les mains, & les yeux,
Soumis, avec respect; aux volontés des cieux,
Il marche; & d'un pas ferme, il va courber sa tête,
Sous le poids du tranchant, qui s'éléve s'apprête,
Tombe, & frappe. Aussitot, des membres palpitans,
Le sang coule à grands flots. Aux yeux des assistans,
Cette tête sanglante, à l'instant est offerte,
Ce front, ces yeux éteints, cette bouche entrouverte,
Frappent d'un morne effroi; tout se tait.
Dans ce pâle miroir, chacun lit son forfait.
Triomphe grand monarque! ame sainte, & divine!
Nouvel Astre du ciel! que l'Eternel destine.
A briller, à jamais, dans les deux univers,
Pour l'exemple des bons, & l'effroi des pervers
Va; vole en conquérant, sur le char de la gloire,
Au rang des grands héros. Jouis de ta victoire.
Deja le cri public, & de Rome la voix,
Te placent en martyr, à coté des saints Rois.

En autel érigé, par la main des Pontifes,
Ton tombeau recevra nos vœux, nos sacrifices.
Tu l'emportes, destin ! sur un Prince opprimé.
L'attentat des Tirans, est enfin consommé.
Dans le sang innocent; leur main s'est donc plongée.
Leur rage est assouvie, & leur soif étanchée.
Mais aussi, pour punir le Français criminel,
L'heure de la vengeance a sonné. Juste Ciel !
J'entends gronder la foudre, & ton divin tonnerre,
Déja vient, aux méchans, rendre guerre, pour guerre.
Le crime est fait pour eux, la vengeance pour Dieu.
De leur sang, Dieu doit donc, purger ce même lieu.
L'attentat est trop grand; les Tirans trop coupables;
Pour épargner, long-tems, leur têtes exécrables.
Bientot, par la terreur, ils s'intimideront.
Et, tels que les Titans ils s'entredétruiront.
Sur eux, va s'élever une égale tempête;
Et l'affreux instrument, leur abbatra la tête.
Leur sang ira rougir la main de ce bourreau,
Par leur ordre, placé sur le même échafaud.
L'horrible désespoir, les cruelles furies,
Jusqu'au dernier soupir, poursuivront ces impies.
On écrira leurs noms, dans des livres sanglans,
Pour être blasphémés, par nos derniers Enfans.
Dans le centre infernal, au rang des régicides,
Ces traitres descendront. Là leurs manes perfides,
Détestables objets, confondus, abhorrés,
Des monstres, leurs égaux; se verront tourmentés.
La peine suit le crime. Elle est inévitable.
Elle marche, à pas lents, mais, enfin, le coupable,

Tot ou tard, est puni, du moins par le remords,
S'il ne l'est par la foudre, ou le glaive, ou la mort.
Que dis je? il l'est déja, par le poids de ses crimes.
Ses forfaits lui font voir, tant d'illustres victimes.
Qui tombent, sous le fer, des bourreaux, des brigands;
Il voit, il voit le sang couler à gros torrens;
La discorde allumant les flambeaux de la guerre,
Le soldat effréné faisant trembler la terre,
Les Tribunaux sans lois, les autels renversés,
Le juste dans les fers, les Pontifes chassés;
Ne sont ce pas l'effet d'une juste vengeance?
Triomphez Dieu puissant! couronnez l'innocence!
En ce jour désastreux, sous de noirs étendards,
Les vertus, les talens, le commerce, les arts,
Se couvrirent de deuil. Les muses de la seine,
S'unirent à Thémis, pour pleurer leur Mécéne.
La France & ses autels, son génie, & ses Lis,
Tout pleura, tout gémit, tout regretta Louis.
Sa cendre est sans honneur, inconnue, isolée,
Mais le vaste univers, sera son Mausolée.
Et chacun, dans son cœur, burinera ces mots:
IL VÉCUT EN BON PRINCE, ET MOURUT EN HÉROS.

Fin du quatorziéme & dernier Chant.



XAG 2015374